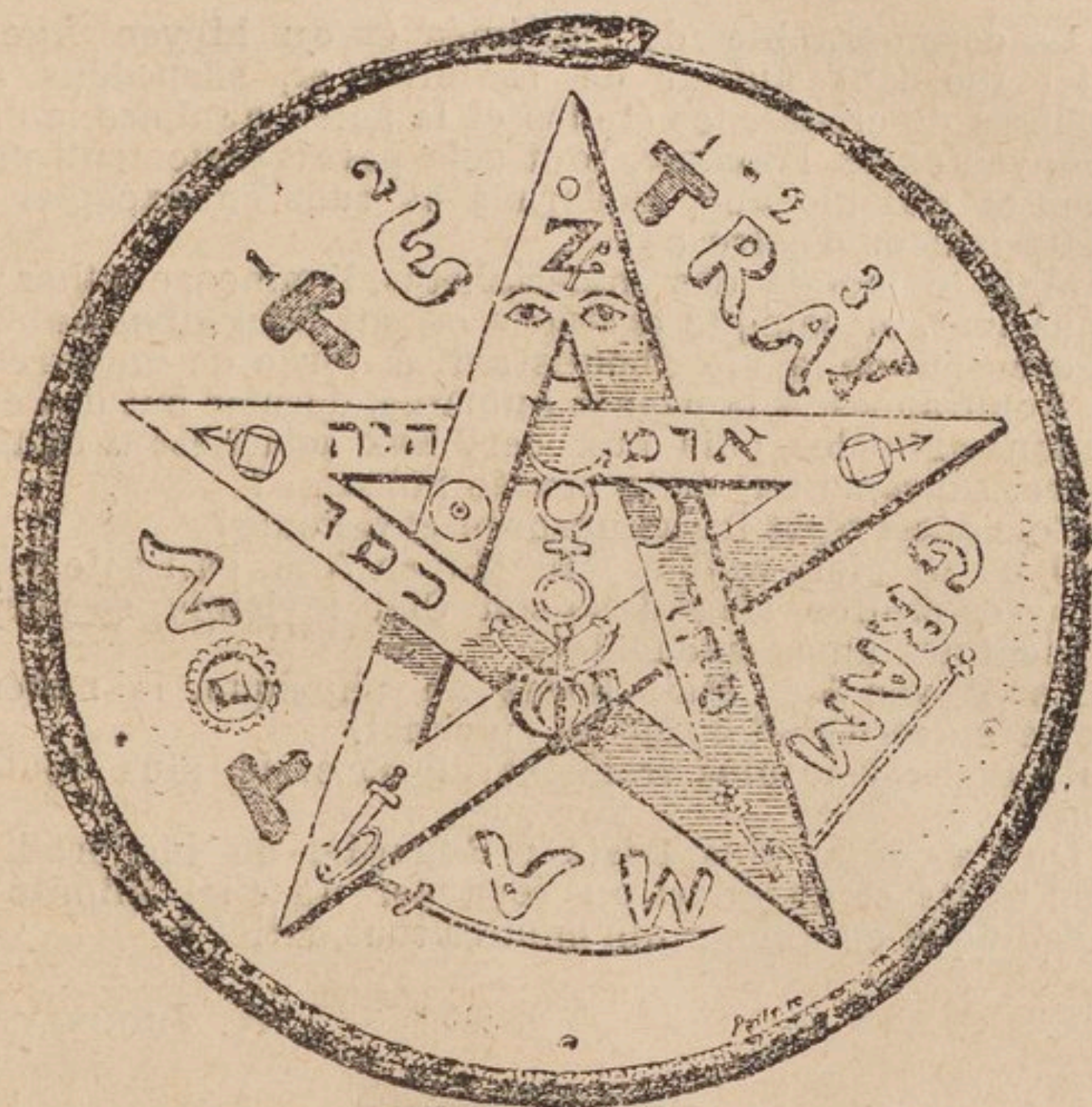


L'ÉTOILE



PENSÉES

D'après les choses que j'ai vues pendant tant d'années, je peux faire les déclarations suivantes : Dans le Monde Spirituel il y a des Terres comme dans le Monde Naturel ; il y a des collines et des montagnes, des plaines et des vallées, des fontaines et des fleuves, des lacs et des mers, des paradis et des jardins, des bois et des forêts, des palais et des maisons, des écritures et des livres, des fonctions et des commerces, en un mot, toutes les choses du Monde naturel ; mais elles sont infiniment plus parfaites dans les Cieux. Dans le Monde spirituel, elles sont d'une origine spirituelle. Spirituelles en leur essence elles proviennent du soleil qui, là, est l'amour

pur. Naturelles dans le Monde naturel, elles proviennent du soleil, qui, ici, est le pur feu.

SWEDENBORG

(*Les Terres du Ciel.*)

*
* *

La cosmographie de Ptolémée et du Moyen Age, le Ciel tournant autour de la terre, et, suspendus aux sphères de cristal, les étoiles et le soleil humbles lampes mouvantes de l'homme, tout cela paraît justement mesquin et ridicule aux modernes et sans en excepter les matérialistes d'entre eux.

Mais le monde des matérialistes, l'immense éther inconscient, mécanique et stérile et, sur les globes habités, l'ascension de la vie aboutissant, à force de meurtres et de souffrances, à la pensée humaine, dernier but des évolutions animales, puis aux cerv pourrissant dans la terre, suprême but de la pensée humaine ?

Cela aussi n'est-il pas absurde et ridicule ?

Dans le ciel visible du Moyen Age pâlissaient de pauvres étoiles, mais dans son Ciel invisible se perpétuaient des âmes splendides.

Le Moyen Age était borné au physique, le matérialisme moderne est borné au spirituel.

Lequel est le plus vraiment étroit et le plus douloureux ?

Qu'y a-t-il de plus triste : Regarder en immortel un Ciel limité et appauvri ou regarder un Ciel illimité et magnifique en animal qui mourra tout entier ?

A. JHONEY.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

- I. Elévation fraternelle vers Dieu.
- II. Invocation aux esprits supérieurs.
- III. Union par les fluides.

Le 7 septembre 1894, de midi au soir.
Le 7 octobre 1894, de midi au soir.

ALBER JHONEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition ¹

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénoutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — COMMENTAIRE

Maintenant que nous avons exposé les correspondances mystiques de Netzah et de Hod, efforçons-nous de pénétrer leur sens philosophique.

Netzah et Hod forment un groupe avec Jésod, la neuvième séphire.

Par conséquent, de même que Tiphéreth, la Beauté et la Justice harmonique, est le centre équilibré de Chésed, l'expansion, et de Géburah, la rigueur, de même Jésod doit constituer le centre équilibré, harmonique, de Netzah, la victoire, et de Hod, la gloire.

Or, d'après les Kabbalistes, Jésod se rapporte à l'attribut générateur, à la puissance fécondatrice de Dieu.

Netzah et Hod forment donc les éléments générateurs que réunit Jésod, la puissance fécondatrice centrale, de même que Chésed et Géburah forment les éléments moraux que réunit Tiphéreth, la puissance morale et arbitrale du centre.

Netzah est l'expansion génératrice. Hod est la concentration et la Rigueur génératrices.

Netzah répand les germes des êtres, le jaillissement des forces.

1. Essai offert aux frères du *Troisième degré* de l'Etoile.

Hod affermit les germes, précise les forces, leur assure un développement régulier ¹.

« Par le triomphe (ou *Victoire*, *Netzah*), traduit Franck dans son beau livre sur la Kabbale, on comprend l'extension, la multiplication et la force; car toutes les forces qui naissent dans l'univers sortent de leur sein, et c'est pour cela que ces deux Séphiroth sont appelées les armées de l'Eternel. »

L'extension et la multiplication se rapportent à Netzah. La force correspond à Hod ².

Il est remarquable que, dans le Kabbale, la *vigueur* est souvent attribuée aux Séphiroth féminines Hod, Géburah, etc.

L'on trouverait peut-être l'explication de cette apparente anomalie en observant qu'il ne s'agit pas ici de vigueur déployée, mais plutôt de vigueur interne, d'énergie concentrée.

La femme est moins extérieurement robuste que l'homme, mais son principe vital a plus de résistance et de secrète énergie.

Dans l'enfantement, l'allaitement, dans les veilles auprès d'un malade, la femme survit à des dépenses de forces qui laisseraient mort plus d'un athlète.

Le même arcane expliquerait pourquoi de deux hommes en lutte, celui dont la destinée est la plus réservée, la plus féminine l'emporte fréquemment.

Il expliquerait pourquoi Louis XI abattit Charles le Téméraire, pourquoi Danton fut vaincu par Robespierre, pourquoi la destinée du froid Vellington triompha du destin splendide de Napoléon.

1. Je l'ai dit ailleurs : Netzah, c'est la multiplication des Etres, le développement de l'Infini, principe mâle de la force. — Hod, la gloire, exprime la stabilité des formes, la fixation de la puissance fécondante, le Principe féminin de la force créatrice. (*Royaume de Dieu*, p. 9.)

2. Les forces ou la force en général se rapportent à la fois à Netzah et à Hod, mais la force opposée à l'extension et à la multiplication se rapporte à Hod.

expliquerait encore la durée infiniment supérieure des Sacerdotes et des Eglises comparée à celle des dynasties et des royaumes.

Combien de dynasties dévorées pendant les dix-neuf siècles de l'Eglise !

Et l'extraordinaire persistance des Brahmes !

Il expliquerait encore la perpétuité infatigable de la nation Juive, malgré des catastrophes si furieuses et de si longues persécutions.

L'originalité des Israélites, c'est d'être un peuple organisé comme un Sacerdote, une race constituée comme une Eglise.

Aussi ont-ils inspiré autour d'eux le même genre d'admiration ou d'antipathie que les grands ordres religieux, Dominicains, Templiers, etc.

Mais, si le Principe féminin augmente la durée, il diminue le rayonnement.

Ce qu'il gagne en force prolongée, il le perd en puissance débordante.

Le Vritable mage, — c'est-à-dire le Sage, — qui aurait horreur d'être Louis XI autant et plus que d'être Charles le Téméraire et qui, s'il étudie les diverses natures de destinées et d'énergies, n'a d'autre but en cette étude que le perfectionnement du monde et son propre effort à *tout concilier en vue de tout sublimer*, le véritable Mage doit trouver sa voie au-dessus du Principe féminin comme au-dessus du Principe masculin solitaires.

Il doit conseiller au monde et chercher dans ses travaux personnels l'Alliance du rayonnement et de la persévérance, de la chaleur et de la réserve, de l'expansion et de la concentration.

Il atteindra ainsi à l'infinie largesse dans l'éternelle durée.

Au Principe féminin seul comme au Principe masculin seul il y aura toujours quelque chose de supérieur et d'incomparable : leur immortelle Union.

ALBER JHOUNEY.

Religion Messianique ¹**L'AME DU SALUT ²**

Qu'est-ce que le Vice ?

C'est la vie corrompue d'une âme qui, dans ses désirs, ses pensées, ses actes, rejette le Bien et fait le Mal.

Le Vice comprend-il plusieurs vices ?

Il comprend autant de vices subordonnés que la Vertu renferme de vertus.

Qu'est-ce que les fautes et les crimes ?

Les désirs, les pensées, les actes vicieux, quand ils sont légers, ne sont que des fautes ; quand ils sont très graves, ce sont des crimes.

Comment se classent les vices ?

D'après les vertus qui leur sont contraires :

Au Dévouement s'oppose l'Egoïsme ;

A la Foi, le Doute sur le Bien ;

A l'Espérance, le Découragement ;

A la Justice, l'Injustice ;

A la Prudence, l'Insouciance morale ;

Au Courage, la Lâcheté ;

A la Tempérance, l'Intempérance.

De combien de manières générales les vices détruisent-ils les vertus ?

De deux manières générales : par abstention et par rébellion.

Le vice par abstention ne fait pas ce que la vertu commande.

Le vice par rébellion fait ce que la vertu défend.

L'abstention dont la malfaisance apparaît moins violemment n'en détruit pas moins la vertu dans l'âme qu'elle rend inutile au Bien.

Les âmes bouleversées par la rébellion restent

1. Essai offert à la méditation des Frères du Quatrième Degré de l'Etoile.

2. Voir l'Etoile (tous les numéros de février à septembre 1893, de novembre 1893 à mars 1894, et de mai à juillet 1894).

quelquefois aussi riches de vertus que de vices comme des régions crevassées par des tremblements de terre gardent, à côté des brèches qui fument, des pans de moissons et de forêts chancelantes et vivantes.

Mais l'abstention, amère et sèche, de tout Bien, laisse l'âme pareille, dans son intégrale stérilité, aux lacs de sel du grand désert quand leur dernière goutte d'eau s'est évaporée.

Selon quels caractères un vice est-il plus grave et plus coupable ?

Un vice est d'autant plus grave et plus coupable :

1° Qu'il est voulu par le vicieux avec plus de liberté et de résolution ;

2° Qu'il est plus conscient ;

3° Qu'il est plus sérieusement prémédité ;

4° Qu'il est plus réalisé et plus formellement passé du projet à l'acte ;

5° Qu'il cause un mal plus vaste et plus étendu ;

6° Qu'il est plus habituel ;

7° Qu'il viole ou néglige un plus grand nombre de vertus ;

8° Qu'il viole ou néglige une vertu dans ses défenses ou ses prescriptions plus essentielles ;

9° Qu'il viole ou néglige une vertu plus fondamentale ;

10° Que, dans la pensée de celui qui le commet, il doit entraîner au mal un plus grand nombre d'êtres.

ALBER JHOUNEY.

La Vie mystique ¹

PAR ÉDOUARD SCHURÉ

Edouard Schuré est l'un des plus sérieux et des plus attrayants parmi les rénovateurs contemporains de l'Esotérisme.

1. Un volume, chez Perrin, à Paris, quai des Grands Augustin, 35.

Sa méditation intuitive pénètre avec une ferme clairvoyance l'essentiel des Arcanes et de la Doctrine ésotérique : Je n'en veux pour preuve que les admirables concentrations de vérités que l'on rencontre dans ses études sur Hermès, sur Pythagore, et dans sa vie de Jésus.

Mais cette vérité qu'il discerne vivement dans l'histoire et les grandes apparitions, réelles ou légendaires, qui la dominent, il n'aime pas à l'en isoler.

C'est pourquoi ses études de philosophie sont des épopées *dramatiques* et toujours une époque et un personnage y incarnent la doctrine et les mystères.

L'animation dramatique donne ainsi à l'aspostolat d'Edouard Schuré une chaleur attrayante, pendant que la fermeté et la clairvoyance de la pensée lui assurent le sérieux philosophique, la grave lumière sans laquelle l'Esotérisme perd toute sa force, toute sa dignité.

*
* *

Ces qualités caractéristiques, nous les avons déjà reconnues et aimées dans les précédentes œuvres d'Edouard Schuré, *les Grands Initiés*, *les Grandes Légendes de France*, déploiements de noble prose, histoire et philosophie religieuse, glorifiées par le rayonnement de l'Esotérisme.

Nous les retrouvons dans son œuvre nouvelle, *la Vie Mystique*, où le poète, par les élans de l'amour et les impulsions rythmées du lyrisme, nous rend souffrantes et palpitantes les mêmes vérités que l'historien et le philosophe nous avait majestueusement évoquées, aux perspectives des religions, aux profondeurs des événements et des légendes.

Et toujours Edouard Schuré poursuit, en ces trois œuvres, le même but constant et logique : saisir, dégager l'élément à la fois *intime* et *universel*, l'Occulte sous le manifeste, le Divin sous le mortel, l'Ame sous les apparences.

Les Grands Initiés dégagent l'élément occulte et divin des religions, leur Esotérisme, leur Ame ; *les Grandes Légendes de France* cherchent à réveiller le principe occulte et divin de la Patrie, l'Ame de la France ; *la Vie Mystique* étreint dans les palpitations de l'existence passionnelle l'élément occulte et divin, qui peut sanctifier la passion, l'Ame de l'Amour.

*
* *

La Vie Mystique, malgré son entière spontanéité d'inspiration, la fougue des rythmes, des images, la composition lyrique, et par conséquent fragmentaire de l'œuvre, comporte donc un sens intérieur qui en fait la religieuse unité.

Ce sens est l'*Ame de l'Amour*, l'idée que la Femme représente et contient l'Ame céleste, que l'Homme représente et contient le céleste Génie, et que tous deux doivent chercher, par l'Amour, à retrouver en eux-mêmes ce Génie et cette Ame, à être l'un pour l'autre la révélation de l'Esprit et du Divin, à s'élever au-dessus de l'égoïsme passionnel et de la folie charnelle, vers une tendresse qui soit une épiphanie et une résurrection.

*
* *

L'œuvre est divisée en cinq livres : *Sur le Seuil*, *La Muse d'Eleusis*, *La Courtisane et le Rishi*, *L'Epreuve du Pharaon*, *Empédocle*.

Les deux premiers forment ensemble la série proprement personnelle, la confession lyrique.

Les trois derniers sont trois poèmes, mais l'accent y demeure lyrique et personnel : les types légendaires y expriment librement l'Idée.

*
* *

Au commencement de *Sur le Seuil*, dans *Vies Antérieures*, strophes d'un beau mouvement franc et large, le poète se rappelle ses incarnations d'autrefois, ses existences dans l'Inde antique, dans la Grèce, dans la Celtide.

(Remarquons en passant le caractère des trois incarnations qui donnent une résultante de philosophie contemplative, d'art et d'audace généreuse.)

Partout, sans y atteindre, il a poursuivi l'Initiation.

Et déjà, l'amour s'est révélé le grand maître de l'Initiation et de la voyance.

Déjà, par la passion, le poète a entrevu la vérité mystérieuse :

D'un violent amour, j'aimai la Druidesse.

Ah ! Je voulais éteindre, avec la Prophétesse.
Le Présent, l'Avenir, l'*Au-Delà* tout entier !

Ces vers nous chantent l'un des deux grands *leit-motiv* de la *Vie Mystique*, l'amour révélateur des mystères, hiérophante de l'Au-Delà.

Dans la seconde pièce, le *Double*, commence le deuxième des grands *leit-motiv*, celui du *Génie*.

Ce *Génie* est le Double céleste de l'homme, ce que Zoroastre appelait *Fravashi*, la Kabbale *Jéchidah*, l'Inde *Buddhi*, le type sublime qui dirige notre évolution.

Il est notre essence, et il nous est supérieur ; en nous élevant à Dieu, nous confondons graduellement notre personnalité humaine à ce transcendant idéal.

Par là s'accomplit la fusion des *deux natures* ; le Génie, dans lequel réside un rayon du Christ universel, transfigure la *nature humaine*, la hausse à la *nature divine*.

La femme, autant que l'homme, a son Double céleste, son Idéal transcendant.

Elle reflète la Vierge-mère universelle, et l'homme représente le Christ universel.

Dans la *Vie Mystique*, le Génie exprime donc spécialement le Double céleste de l'homme.

Quant à celui de la femme, il n'est pas considéré par le poète dans sa transcendance, ni *séparément* de la femme ; il est au contraire deviné et contemplé dans sa réalisation, sublime encore, mais déjà plus passionnée, dans l'*Ame-Sœur*, Fiancée immortelle, Béatrice d'élection, complémentaire mystique, Epouse Inspiratrice de l'homme.

Dans une œuvre métaphysique, il y aurait eu *quatre* personnages : deux transcendants : le *Génie* et la *Vierge-Inspiratrice* ; deux humains : l'*homme prédestiné* et l'*Ame-Sœur*, voués l'un à l'autre et se cherchant à travers le cycle des existences, alternativement terrestres et spirituelles, jusqu'à l'immuable union.

Mais, dans une œuvre lyrique, écrite par un homme, il est naturel que l'*Ame-Sœur* et la *Vierge-Inspiratrice* se confondent ou du moins apparaissent ensemble dans le même personnage, et que les deux types virils, le transcendant et l'humain, apparaissent séparément, l'homme voyant son Double céleste comme extérieur à lui et devinant au contraire le Double céleste de la femme comme intérieur à elle et manifesté par elle.

Aussi, dans la *Vie Mystique*, n'y a-t-il que trois personnages initiatiques : l'*Ame-Sœur*, le *Génie* et l'*Homme*.

L'Homme, à la poursuite de l'Initiation, conduit vers elle par l'Ame-Sœur et par le Génie, tel est le sujet dominant des vers de l'Initié-poète.

Nous avons vu poindre les deux *leit-motiv* dans *Vies antérieures* et le *Double*.

La *Voix du Silence* affirme à l'homme, qui a repoussé son *Génie*, qu'il lui faut suivre ce compagnon théandrique.

Les *Yeux des nouveau-nés* parlent au poète de l'Au-Delà où vit le ciel, où remonte l'Initiation.

Dans les amours qu'engouffre la destinée (*chaque Amour est un nouveau monde*), l'Eternité irémisssait, latente.

Ceci est un rappel voilé du motif de l'Ame-Sœur.

Enfin le *Mont Maudit de l'Idéal* fascine et retient l'Homme, malgré ses douloureuses et vaines ascensions vers lui, parce que le *Génie* contraint l'Homme à recommencer toujours l'ascension, et parce que, sur les rocs du Mont-Maudit, rayonne la Muse, la *femme sublime*, mirage de l'Ame-Sœur et de la Vierge universelle.

Là s'achève le premier Livre *Sur le Seuil*.

Après ce prélude, le *leit-motiv* de l'Ame-Sœur, contenu jusque-là et comme altéré d'éclore, se développe magnifiquement dans le deuxième livre, la *Muse d'Eleusis*.

Une Femme se dévoile, qui, par sa passion, ses inspirations et sa mort, élèvera l'Homme au sentiment de l'amour éternel et à la ferveur de l'Invisible.

Elle a trois noms : *Florence*, *Melidonis* et *Liéta*.

Ces trois noms symbolisent trois degrés successifs de l'initiation sentimentale.

L'amour n'aura d'abord que la beauté de la passion, mais d'une passion généreuse où se prodiguent les largesses d'un grand cœur.

Alors, vêtue de la robe pourpre de l'Amante, la Muse se nommera *Florence*.

Puis, dans la femme élue, la voyante se réveillera, elle fera entrevoir à l'homme l'Inconnu sidéral, les abîmes de l'occulte et du monde spirituel.

Et, vêtue de la robe violette du mystère, elle se nommera *Melidonis*.

Enfin, à l'agonie, elle ne ranimera pas seulement les images prophétiques, les divinations de l'occulte, mais elle livrera son âme elle-même, l'impérissable Esprit reflété par son corps, et, vêtue de blanche lumière, elle prendra le nom de *Liéta*.

Ainsi l'Ame-sœur accomplira sa mission entière : A l'Homme, elle révélera, *Florence*, la beauté de l'amour; *Mélidonis*, la vie du mystère, et *Liéta*, l'immortalité.

Et, dans l'empirement des chants lyriques, ainsi que dans une tempête, éclate l'amour comme la foudre, souffle et frissonne l'invisible comme un aquilon, et s'embrase enfin l'immortalité comme un soleil, tout à coup glorieux, au fond de la tempête entr'ouverte.

Par ses *Visions sybillines*, l'Amante inspirée a éclairé pour l'Homme les horizons de l'Initiation.

Elle lui a enseigné la puissance rédemptrice de la Femme, le couple victorieux, Mage et Magicienne, maîtrisant la nature (représentée par le navire Argô), enfin le temple immatériel où trônent les Elus, les Héros, Initiés parfaits, Envoyés, Fils de Dieu.

C'est toujours l'idée dominante du livre : l'Homme exalté par le *Génie* et devenu Mage, éclairé par l'*Ame-Sœur* (femme inspiratrice, magicienne), et parvenant ainsi à l'initiation (maîtrise du navire Argô, entrée au temple des Adeptes).

La mort inexorable a repris Mélidonis au poète, malgré une lutte magnétique de trois poignantes journées.

Mais la Muse a légué au douloureux survivant « sa *Foi*, son *Verbe* et son *Amour*, *Lampe*, *Lyre* et *Flambeau* ».

L'âme de la disparue nagera pour lui dans le vaste ciel, comme un regard donnant un sens à l'œil jadis vide et inaltérable du ciel.

Le poète sera l'apôtre de la vérité laissée par la mourante.

Et, si divin est le baptême de douleur, que, plus tard, lorsqu'en rêve il se contempera triomphal auprès de la Muse-Amante, retrouvée dans le monde radieux de Jupiter, un regret les émouvra de cette terre, où la *torture* de la séparation fut pour eux la *suprême union*, idéaliste et terrible.

*
* *

Avec le livre III commencent les poèmes.

La Courtisane et le Rishi, c'est encore l'amour, mais divisé en ses deux puissances ennemies : la fascination meurtrière de la débauche, l'attirance libératrice de la charité.

Si la passion, même sensuelle, mais où prédominent le cœur et la générosité, peut s'affranchir de ses faiblesses et se transfigurer en auguste amour, il n'en est pas ainsi de la dépravation égoïste et froide, qui se fait de la chair un instrument de règne.

Cette dépravation est représentée par la courtisane Raoula.

Annanda le Rischî, disciple de Bouddha, représente l'amour ardent et souffrant, mais qui dompte sa propre fièvre et s'idéalise en charité.

Le charme de la courtisane l'avait ému : il a su courageusement la fuir tant qu'elle a été belle, heureuse, redoutable.

Quand, livrée au supplice, mutilée, on la jette au cimetière des parias, où le peuple vient l'insulter, alors Annanda prend dans ses bras l'agonisante et lui épanche la tendresse infinie, dont la grâce rafraîchira, plus tard, leur entrevue dans les magies du monde sidéral, où se rencontrent les morts, lorsque l'âme de Raoula, enfermée dans le lotus de son expiation, sera bénie par une larme de l'Adepté.

Ainsi, par l'Initiation, est sanctifié l'amour. Le poème exprime donc, à un point de vue nouveau, la même régénération de l'amour par l'idéal que proclame toute l'œuvre.

*
* *

Le quatrième Livre, c'est l'*Epreuve du Pharaon*. En ce poème, Edouard Schuré reprend et achève, sous des formes empruntées à la Mythique égyptienne, les deux grands *leit-motiv* de l'Ame-Sœur et du Génie.

Dans la *Muse d'Eleusis*, l'Ame-Sœur et le Génie transparaissent au fond des émotions personnelles, des crises lyriques, des angoisses d'une vie moderne.

Ici, ils flamboient aux gouffres de l'Amenti, aux profondeurs des régions astrales évoquées, telles que les décrit l'antique Hermès.

Le jeune Pharaon Amosis a quitté son trône pour venir demander au vieux Prophète d'Osiris, qui garde le tombeau d'Hermès, « ni le Pouvoir, ni la Beauté, ni même le Bonheur, » mais — uniquement — « la Vérité ».

La Vérité est dans l'invisible, répond le prophète. Et il fait coucher le jeune Roi dans le sarcophage vide, laissé par Hermès.

Puis il l'endort du sommeil magnétique.

L'âme du Pharaon émerge de son corps assoupi ; elle s'envole dans l'astral.

Là, après les orages électriques, resplendissent l'Ame-Sœur, sous la figure d'Isis, et le Génie, sous la figure d'Osiris.

C'est la révélation de la Vérité divine manifestée par le *Féminin* et le *Masculin*, par l'*Intuition* et la *Raison*, par le *Désir* et le *Vouloir*.

Le Génie est l'essence transcendante du Pharaon, l'Ame-Sœur est à la fois l'essence transcendante de l'épouse du Pharaon et cette Epouse elle-même.

J'ai indiqué, plus haut, par quelle naturelle synthèse poétique Edouard Schuré confondait la femme et son Double céleste et réduisait ainsi à trois les quatre personnages initiatiques¹.

Le Pharaon voit donc l'Ame et le Génie qui lui dispenseront un jour la Vérité.

Mais il doit voir en même temps au prix de quelles épreuves ; et l'astral lui découvre, après la vision de la Vérité, une vision de sa destinée.

Terrible vision !

Impuissant à supporter l'immédiate possession du vrai divin, offe-t-il par l'union fulgurante de l'Ame-Sœur et du Génie, le Pharaon tombera dans les sphères inférieures.

Trois mille ans plus tard, il renaîtra dans l'Egypte déchue où l'Arabe et le chameau passent, pèlerins éternels, sur les monuments abandonnés et les mystères abolis.

Il mourra, désespéré des vains efforts de ses existences terrestres, mais de son souffle agonisant s'exhalera une dernière prière à l'Isis immortelle, à la beauté de l'Ame-Sœur.

1. Si l'on poussait très loin l'analyse, on pourrait même échelonner jusqu'à six personnes :

- | | |
|-------------------------|---------------------------|
| 1. L'Homme. | 4. La Femme. |
| 2. Le Génie. | 5. L'Ame-Sœur. |
| 3. Le Christ Universel. | 6. La Vierge Universelle. |

et l'on pourrait, au delà du Christ, discerner le *Père*, au delà de la *Vierge*, la *Mère* proprement dite. Plus haut que tous les personnages, il y aurait enfin l'*Absolu* (*). Mais toutes ces analyses se ramènent à la loi générale du Couple manifestant le Divin Absolu. — A. J.

(*) Où l'on distinguerait encore l'initiative créatrice (Kéther) et l'*Absolu* immuable en Soi.

A. J.

Et, dans les magnificences de la mort, l'Isis retrouvera en lui son Osiris et tous deux se diviniseront aux extases de la Vérité.

Alors le Pharaon se réveille ; il marche intrépidement à l'avenir qu'il vient d'explorer par le rêve. Il y marche affermi, plein des graves strophes que, pour adieu, lui chante son Initiateur.

*
**

Le dernier livre, *Empédocle*, raconte le châtimement de l'Homme qui, illuminé par l'Ame-Sœur, a voulu s'attribuer tout le mérite de cette révélation, a voulu faire croire qu'il avait conquis l'Initiation sans l'Intuition, la Vérité profonde sans la Femme céleste.

C'est l'homme en qui le Génie s'est levé sous l'influence de l'Ame-Sœur, mais qui, une fois inspiré, dédaigne l'Inspiratrice et, se complaisant dans sa propre force, retombe au néant de l'orgueil.

Ce dernier poème complète donc admirablement les enseignements de l'œuvre entière.

Il ajoute un rayon vengeur à la doctrine de l'Ame-Sœur et du Génie, et montre l'égarement de la Raison sans la voyance.

Empédocle, le puissant philosophe, a été aimé d'Elpénor, jeune prêtresse qui ne veut de lui que son cœur et sa pensée, et qui meurt vierge, lui léguant une lyre où vibrera l'invisible vérité, émanation de la Morte.

Mais Empédocle, célèbre par les découvertes qu'il doit à la lyre miraculeuse, se vante, auprès de son disciple, d'avoir étreint le vrai et dompté le mystère par la seule énergie de sa pensée.

A ce moment, pour jamais, la lyre devient silencieuse.

Dès lors, impuissant, le front vaincu, Empédocle blasphème et court s'engloutir dans l'Etna.

La science matérialiste et orgueilleuse pourrait méditer ce symbole.

Le penseur sans intuition, sans anxiété de l'Au-Delà, ni sentiment de l'Invisible donne le cruel spectacle de la folie par la raison : c'est comme un effrayant Soleil aveugle.

Telle est cette œuvre de philosophie spontanée, de passion voyante, la *Vie Mystique*.

Et je dis avec intention de philosophie spontanée :

car le sens ésotérique, dont je me suis efforcé d'élucider l'essentiel, n'a pas été introduit par contrainte et artifice dans ces poésies vécues.

L'Art initiatique est plus profond que l'Art profane, mais il n'est pas moins vivace.

Le poète, familier avec la Doctrine ésotérique, en pénètre naturellement ses émotions et son idéal.

*
* *

Il me reste bien peu d'espace pour étudier la forme de la *Vie Mystique*.

Je veux cependant relever qu'elle est à la fois éclatante et simple et que le poète *symbolique* n'a rien des obscurités fatigantes et concertées des *Symbolistes*.

Souvent d'une ferme largeur, comme par exemple dans *Vies Antérieures* et dans la finale de l'*Epreuve du Pharaon*, il n'en sait pas moins assouplir des rythmes d'une musique plus libre et plus ondulée.

Si parfois l'expression a quelque chose d'un peu flottant et comme trop lamartinien, elle se redresse par de belles et fortes images.

Enfin Edouard Schuré a tenté des harmonies toutes neuves parmi lesquelles certaines sont merveilleuses de mélodie et de mouvement.

Je signalerai, entre autres, les strophes lyriques du *Temple* (pages 96 à 99), et des *Ailes de l'Ame* (pages 103 à 105).

Voilà des hardiesses qui sont des maîtrises.

*
* *

La *Doctrine Ésotérique*, malgré toutes les oppositions, terminera le siècle épuisé par une floraison de renaissances.

Elle renouvellera les religions par leur esprit, la science par les vérités psychiques, l'art par le Symbole Initiatique et la passion exaltée en Foi.

Apôtre de philosophie religieuse et poète de vie mystique, Edouard Schuré est l'un des annonciateurs et des créateurs les plus nobles de la grande renaissance, un chevalier du Jour nouveau renversant d'un geste d'eurythmie, sur la terre malade, le Graal, la coupe immense d'où déborde le sang de l'aurore.

(L'Aurore.)

A. JHONEY.

La Prière.¹

1. Il a été dit Dailleurs : « ans la prière scientifiquement dirigée, pratiquée, nous voyons une puissance immense. Elle peut dominer tous les Phénomènes spirituels². »

2 Ce qu'il y a de plus vrai et de plus pur aux deux séries de Phénomènes spirituels : 1° Hypnotisme et magnétisme, 2° Somnambulisme, voyance, spiritisme, extase, trouve donc, en la Prière, sa direction lumineuse et son suprême accomplissement.

3. Examinons d'abord l'hypnotisme et le magnétisme dans leur transfiguration par la Prière.

La guérison et la Prière

1. La merveille la plus bienfaisante du magnétisme et de l'hypnotisme, ce sont les guérisons qu'on leur doit.

2. Comment la Prière modifie-t-elle l'hypnotisme et le magnétisme en vue d'une guérison ?

3. Il y a deux cas très généraux : 1° Le thérapeute est auprès du malade, la guérison est essayée en présence ; 2° le thérapeute est loin du malade et hors de sa vue, la guérison est essayée à distance.

4. Le premier cas se subdivise lui-même :

1° Le malade présent ne se trouve pas en état de s'associer à la Prière et de concourir à sa guérison.

2° Le malade présent est au contraire en état de s'associer à la Prière. Il seconde le thérapeute et concourt à sa propre guérison.

5. Etudions la première subdivision du premier cas. Pour rendre l'exposé plus clair, évoquons une situation bien définie : celle où un malade est englouti dans le sommeil et ne peut rien voir ni entendre et où le thérapeute doit éviter le moindre bruit, le moindre mouvement trop accentué, enfin toute cause

1. Essai offert aux Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

2. *Les Phénomènes spirituels dans Esotérisme et socialisme*, 1 vol. chez Bailly, Chaussée d'Antin, 11, Paris.

de réveil, le repos absolu étant impérieusement nécessaire au malade.

6. Il s'agit ici de sommeil *naturel* et non de sommeil provoqué, de somnambulisme. De plus je supposerai que le thérapeute n'a jamais vu le malade avant le moment où il le trouve ainsi endormi. Il n'existe donc aucun *rapport* magnétique ou ordinaire entre le thérapeute et le malade.

7. Dans ces conditions, comment appliquer, en les modifiant par la Prière, l'hypnotisme et le magnétisme ?

8. L'hypnotisme d'abord :

9. L'arme de guérison de l'hypnotisme, c'est la suggestion, c'est-à-dire l'influence de la pensée sur la pensée et de là sur le corps, que cette influence soit exprimée par la parole, ce qui constitue la suggestion verbale, on demeure tacite, ce qui constitue la suggestion mentale.

10. Puisque le malade endormi ne peut rien entendre et qu'il faut éviter le moindre bruit pouvant le réveiller, il est évident que, dans la situation qui nous occupe, la suggestion verbale est éliminée et que, seule, reste possible la suggestion mentale.

11. Quelle modification va lui apporter la Prière ?

12. Dans la suggestion mentale purement scientifique, peu employée d'ailleurs, à ma connaissance, dans un but de guérison, ¹ l'hypnotiseur se bornerait à concentrer sa pensée, puis à suggérer mentalement au malade qu'il est guéri, qu'il se sentira mieux au réveil, que ses douleurs cesseront, etc.

13. Dans la suggestion mentale modifiée par la Prière, l'opération est plus complexe et plus délicate.

14. D'abord ce n'est pas à sa propre pensée que le thérapeute demande surtout la force, mais à l'imploration de Dieu. La concentration de pensée qui était l'élément essentiel dans la suggestion mentale

1. Du moins par les *hypnotiseurs*. Les *magnétiseurs* l'emploient simultanément avec le magnétisme lorsqu'ils joignent à celui-ci une volonté ferme quoique non exprimée de soulagement et de guérison.

ordinaire devient ici l'élément subordonné, l'instrument inférieur.

15. Ensuite la première chose que le thérapeute demande à Dieu c'est la guérison de l'âme du malade.

16. Car la cause profonde, secrète de toutes les maladies et même des accidents qui frappent notre corps, c'est la destinée de notre âme.

17. Or cette destinée a deux origines :

1^o L'héritage de nos existences antérieures, ce que le symbolisme de l'Eglise cache sous le nom mystique de péché originel, ¹ ce que les Hindous appellent Karma, tout le Passé de notre âme avant son actuelle incarnation ; 2^o l'usage que nous faisons de notre libre-arbitre dans l'incarnation actuelle.

ALBER JHONEY.

La Métallothérapie

Notre époque est pauvre ; le matérialisme, que professent presque tous nos savants, l'a tellement abaissée !

On croit que nos modernes docteurs ont inventé la métallothérapie avec Burc ! Erreur. Le savant Paracelse, un vrai savant, celui-là, moqué et conspué de son temps par ceux qui passaient pour des savants et qui n'étaient rien moins que cela, — êtres orgueilleux et vains, et pas autre chose, — celui-là, dis-je, a écrit ceci, pour l'instruction de la postérité :

Tout être, même le minéral, possède en lui-même un esprit de vie (*l'archée, le fluide vital des modernes*), capable d'agir sur notre propre énergie, sur notre volonté. D'après ce grand hermétiste, l'or était pour ainsi dire une concrétion matérielle de la force vitale ; l'argent un calmant, c'est pourquoi c'est un métal lunaire (la lune représentant la passivité). D'après Paracelse, l'étain agit sur les intestins, le zinc sur les articulations, l'antimoine sur la poitrine, et ainsi de suite. En résumé, tout être, et même

1. C'est M. de Larmandie qui a signalé, dans *Eoraka*, l'analogie du Karma et du péché originel. A parler rigoureusement, le péché originel ne représente que la partie mauvaise et coupable du Karma. Mais c'est justement celle qui détermine les souffrances et les maladies.

A. J.

tout métal, peut nous communiquer de sa force vitale, laquelle se dégage comme une buée, une vapeur, un gaz, une *aura*, autour de lui.

Rendons donc aux grands hommes, aux génies, la justice qui leur est due, et regardons d'un œil indifférent leurs disciples qui, inintelligents pour la plupart, incapables de les comprendre, prennent le maître comme un trépied pour se faire valoir. Souvent, hélas! ceux-là qui devraient être des admirateurs dociles, changent la direction du gouvernail, et viennent se faire, *au lieu* d'arbitres, accusateurs.

RENÉ CAILLIÉ.

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M. ¹

VIII. — PRÊTRES ET PROPHÈTES.

La science a-t-elle pleinement expliqué cet élan qui reporte au niveau des hauteurs où découle sa source l'eau descendue aux profondeurs du sol? Elle l'a du moins constaté et personne ne le nie de ceux même qui le comprennent le moins. C'est un élan de même sorte qui dès son premier jet sur terre reporta vers le Dieu Très-Haut d'où elle était issue la divine Raison enclose dans le cerveau de l'Homme, Aspirations de son âme altérée de désirs, étonnements de ses yeux au spectacle du monde, intuitions de son intelligence aux profondeurs de sa pensée, épanouissement de son être en cette immensité de vie, toutes ces émotions diverses s'épanchèrent en sentiment religieux... Et vous supposez bien, n'est-ce pas? qu'à cette religion du premier homme une caste sacerdotale ne traça pas le chemin ni ne fixa les rites. L'inspiration en fut tout le cérémonial; et la révélation, tout le clergé.

Puis, lorsque le premier couple fut devenu la pre-

1. Recommandées aux Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

mière famille, le père et la mère étendirent leur religion à l'instruction, à l'éducation, à la formation intellectuelle et morale de leurs enfants. Et ainsi dans chaque famille, pendant longtemps, le chef vivant ou présent fut le prêtre domestique, jusqu'à l'époque où les charges multipliées de la vie matérielle, l'infirmité de l'âge, engagèrent les parents à confier les fonctions du culte familial à l'aîné de la race, que celui-ci fût un fils ou une fille, car la tradition, là où elle distingue, dans le plus lointain passé, attribue préférentiellement aux femmes le privilège du culte. Le nom de *prêtre* vient de là, car il signifie *plus âgé*, πρεσβύτερος. De là aussi commença le *droit d'aînesse*, sans la restriction salique qui exclut plus tard les filles ; et de là, également, le *sacerdoce féminin*, puisque ce droit était dévolu par primogéniture, sans distinction d'un sexe ou de l'autre.

Mais c'est le sort universel des institutions ou des usages, ici-bas, de se transformer avec les circonstances, et de se déformer lorsque interviennent les vices de notre fragile nature. Quand la science et la vertu diminuées diminuèrent la religion, quand le grand nombre des hommes y fut devenu infidèle ou insuffisant, le petit nombre des familles où s'était conservée la tradition du culte, formèrent, sans même y songer, une catégorie à part : de là à devenir une caste, la distance n'était pas infranchissable, et elle fut franchie.

Or, infailliblement, dès qu'un droit ou un pouvoir quelconques sont localisés aux mains d'un petit nombre, l'orgueil, puis l'oppression, bientôt l'exploitation en résultent. Et le sacerdoce en était sans doute à cet excès de privilèges, non pas de vertu, lorsque Moïse fut initié par les sacerdotes égyptiens, puisque Moïse se sépara d'eux, et qu'il est mentionné, au témoignage de Sanchoniaton, comme un hérétique et un traître dans les annales sacerdotales de l'Egypte.

Et cependant le sacerdoce des aînés ne pouvait être qu'un expédient. Car il ne suffit point d'être l'aîné, comme dans la famille primitive, non plus que le cadet, comme dans l'ancien régime, pour posséder

la science et la vocation nécessaire aux graves devoirs du sacerdoce : la quantité très rapidement devient excessive, et la qualité beaucoup moindre. Moïse donc réserva pour les fonctions sacerdotales une famille à l'exclusion des autres : car ce savant initié savait assez la nature pour croire à l'atavisme et espérer que l'hérédité créerait des aptitudes avec des habitudes. Evidemment, puisque le sacerdoce se transmettait de père en fils, les prêtres étaient mariés ; même le Souverain Pontife Aaron ; même l'homme miraculeux, au reste, le commensal de Dieu, Moïse : les idées ni les mœurs n'étaient pas encore abaissées à ce point de vouloir que nul mariage ne puisse être saint.

Les ministres du culte désormais n'étaient plus les aînés seulement, ils ne méritaient plus le nom de *prêtres* ; ils devaient s'appeler *sacrificateurs*, car leur fonction spéciale était d'offrir à Dieu publiquement des sacrifices au nom du peuple.

Mais alors, qu'est-ce qu'un *sacrifice* ?

L'homme, revêtu primitivement d'un corps radieux, en fit, par le péché originel, un corps épais, posé comme un bandeau sur la vision de l'esprit, opposant aux communications de l'âme un instrument inefficace ou rebelle. Mais dans le plan divin du relèvement progressif, ce corps matériel doit se spiritualiser, dissous peu à peu, fluidifié, par le feu intérieur. Le langage vulgaire nous parle de la *lame* qui use le fourreau : c'est *flamme* qu'il faut dire. L'esprit, de sa nature, est un feu qui dévore ; et comme la glace de l'hiver, sous l'action de la chaleur, se résout en eau d'abord, puis en vapeur, puis en gaz, puis en pur éther, de même le corps terrestre de l'homme, sous l'action de l'esprit, doit revenir à l'*aour* primitif qu'il était dans l'état édénique avant « le manteau de peau de bête ».

Cette transformation est la mort du corps matériel, le renoncement, le *sacrifice*, par l'esprit, du corps auquel s'est lié l'esprit et qui l'a séparé de Dieu. Tel est le sens profond de ce mot mystérieux, *sacrifice* : dévoration du corps terrestre par la flamme céleste de l'extase ; mort de la vie apparente pour la

rédemption, pour la réacquisition de la vie invisible, de la vie spirituelle en Dieu. Et, puisque la mort du corps matériel ramène, relie de nouveau à Dieu l'homme que la matérialité en avait séparé, c'est bien là pour l'homme mortel l'acte religieux entre tous : religion et sacrifice, religion et mort à la matière, sont ici-bas magnifiquement synonymes.

A ce prix, il n'y aurait donc d'acte religieux excellent qu'une fois dans la vie terrestre, et à la dernière extrémité de cette vie ; et seulement pour un bien petit nombre d'hommes, ceux que l'esprit dévore comme Hercule le feu de son bûcher. Force fut bien d'accepter comme acte religieux, à défaut ou en expectative de cet acte final, le commencement ou le symbole d'un si suprême sacrifice. Le désir tant soit peu généreux qui nous déprend de nos passions inférieures, l'attrait voulu de notre âme vers l'au-delà céleste, l'effort de notre esprit pour s'attacher à Dieu, la prière enfin fut assimilée au sacrifice, comme un premier acte religieux accessible à tous, partout et toujours, pas à pas des piétons de l'invisible, à défaut des ailes de flamme.

Mais pour symboliser au moins et pour rappeler le vrai sacrifice, la suprême religion de la mort, l'Humanité, en grande pompe, avec des cérémonies expressives, brûla, dès le commencement de l'Histoire, chez maint peuple de pensée profonde, dans une flamme consacrée, les corps des hommes morts. Même, des égarés, suppléant par la barbarie l'immolation spirituelle, brûlèrent sur des autels impies des hommes vivants ; mais la Tradition sainte fait arrêter par un ange de Dieu la main du Père des croyants au moment où il allait sacrifier Isaac, pour enseigner à jamais que, même sur une inspiration du ciel, nul homme ne peut immoler à Dieu un autre homme.

Chez les orthodoxes, l'immolation des animaux, déchéance et cruauté moins atroces, remplaça l'immolation des victimes humaines. Et au début, ce fut, à de longs intervalles, aux conjonctures solennelles du ciel astronomique, un sacrifice unique, sur l'ara flamboyant, allumé aux feux du radieux et brûlant soleil, par le grand-prêtre, à distance du peuple,

derrière une couronne de prêtres, avec des chants et des instruments de musique qui couvraient de leur majesté les détails répugnants de l'immolation. Mais bientôt l'illusion de la quantité, qui partout s'empresse d'avilir les choses les meilleures, persuada que l'on ne saurait renouveler trop fréquemment un acte si religieux ; on en vint à ériger en sacrifice tout meurtre d'animal tué pour la nourriture, et les prêtres bientôt ne furent plus que les bouchers publics.

Une réaction fut tentée contre cet avilissement, et des Temples s'élevèrent où durent s'enfermer les sacrifices. La routine du peuple, l'intérêt des sacrificateurs rendirent, hélas ! la réforme plus déplorable encore que la banalité précédente : et, jusqu'à donner le dégoût à lèvé, la nausée aux prophètes (*Isaïe*, I, 11), tous les jours régulièrement, dans le Temple de Jérusalem, les prêtres lévites tuaient matin et soir des bêtes, en versaient le sang sur l'autel ; et pour les grandes commémorations de l'histoire nationale, pour la Pâque et les Tabernacles notamment, comme pour la Dédicace du Temple par Salomon, ce furent des milliers et des milliers de brebis, agneaux, béliers, taureaux, veaux et génisses, que les sacerdotes, tout le long du jour, durant toute une octave, saignaient, tuaient, dépeçaient et rôtissaient.

Ainsi les réalisations matérielles des idées les plus spiritualistes deviennent grossières jusqu'à en être répugnantes ; la répétition, la multiplication quotidienne de l'acte le plus élevé dans son but et le plus significatif, le rendent vite insignifiant et bas ; la religion elle-même, par les faiblesses ou les vices de l'homme, arrive à être irrégulière.

C'est pour cela que Jésus-Christ plus tard, ne baptisant pas, laissa ce soin à ses disciples (*Jean*, IV, 2). C'est pour cela que saint Paul écrit aux Corinthiens : « Non, je n'ai baptisé que le moins possible, parce que le Christ m'a donné mission, non de baptiser, mais d'évangéliser. » (I, *Cor.*, I, 17.) C'est pour cela qu'au commencement du Christianisme et, précédemment, dans l'institution de Moïse, le sacrificateur fut distinct du prophète, l'immola-

teur ou le liturgiste distinct du prédicateur. Le ministère positif, matériel, est un obstacle, demande des aptitudes qui contrarient, loin de favoriser, la science et la contemplation spirituelle.

« La prédication n'avait, en effet, aucune place dans le culte du Temple..., et ce n'est même qu'après l'exil de Babylone que la lecture de quelques passages de l'Écriture fut introduite dans les synagogues comme une partie de l'office divin... C'est le prophète, hors du Temple, sur les places, dans les rues ou dans les maisons, qui annonce la parole de Dieu, la volonté de Jéhovah, au peuple et même au prêtre. L'office intellectuel du prêtre se bornait à apprendre les lois de la Thora et à les appliquer aux questions rituelles ou légales. Le prêtre est l'organe des hommes auprès de Dieu ; le prophète est l'organe de Dieu auprès des hommes... Même envers le prêtre, c'est le prophète qui est l'interprète et le missionné de Dieu : le prophète est placé à côté du prêtre pour l'avertir, l'exciter, le reprendre ; en un mot, pour diriger et compléter son ministère ¹.

Aussi le prophète est-il estimé supérieur au sacerdote : Moïse garde pour lui le prophétat et laisse le sacerdoce à Aaron ; Moïse attribue au Messie le titre de prophète en le prophétisant quinze siècles à l'avance : « Je leur susciterai, dit l'Éternel, du milieu de leurs frères, un prophète comme toi ; je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai. » (*Deutéronome*, XVIII, 18.)

Sans doute l'Esprit de l'Éternel choisit parfois ses prophètes dans l'ordre sacerdotal : ainsi Jérémie, Ezéchiel, Zacharie. Mais les prophètes, en tant que prophètes, étaient supérieurs, indépendants surtout, car ils n'étaient délégués ni sacrés que de Dieu, et le récit de leur première institution par Moïse en rend un témoignage qu'il faut citer.

Voici ce que nous lisons au Livre des *Nombres*, chapitre XI : « 16. L'Éternel dit à Moïse : « Assemble « auprès de moi soixante-dix hommes des anciens

1. Abbé Trochon, *Introduction générale aux « Prophètes »*, pp. XXXV et VIII ; *Commentaire du « Deutéronome »*, p. 9.

« d'Israël, de ceux que tu connais comme anciens
« du Peuple ayant autorité sur lui ; amène-les à la
« tente qui m'est assignée, et qu'ils s'y présentent
« avec toi. Je descendrai, et je te parlerai, et je
« prendrai de l'Esprit qui est sur toi, et je le
« mettrai en eux, afin qu'ils portent avec toi la charge
« du peuple et que tu ne la portes pas à toi seul... »

Moïse sortit, et rapporta au peuple les paroles de l'Eternel. Il rassembla soixante-dix hommes des anciens du peuple et les plaça autour de la tente. L'Eternel alors descendit dans la nuée et parla à Moïse ; il prit de l'esprit qui était sur lui et le mit sur les soixante-dix anciens ; et, dès que l'esprit reposa sur eux, ils prophétisèrent et depuis ne cessèrent pas.

« Or, il y eut deux hommes, l'un appelé Eldad et l'autre Meldad, qui étaient restés dans le camp, et sur lesquels l'esprit se reposa, car ils étaient parmi les inscrits, quoiqu'ils ne fussent point allés à la tente ; et ils prophétisèrent dans le camp. Un jeune garçon courut l'annoncer à Moïse, et dit : « Eldad et Médad prophétisent dans le camp. » Et Josué, fils de Nun, serviteur de Moïse depuis sa jeunesse, prit la parole et dit : « Moïse, mon seigneur, empêche-les ! — Es-tu jaloux pour moi ? » répondit Moïse. Puisse tout le peuple de l'Eternel être composé de prophètes, et veuille l'Eternel mettre son esprit sur eux ! » Et Moïse revint au camp avec les anciens d'Israël. »

La consécration sacerdotale d'Aaron et de ses fils a un tout autre caractère. Selon le récit très détaillé de l'*Exode*, chapitres xxviii et xxix, Moïse les avait revêtus de vêtements particuliers, riches autant que symboliques ; il avait répandu sur leur tête une huile de parfum, marqué du sang d'un bélier égorgé le lobe de leur oreille droite, le pouce de leur main droite et le gros orteil de leur pied droit ; il avait ensuite versé dans la cavité de l'autel le reste du sang ; puis, le prenant là, sur l'autel, il en avait aspergé, ainsi que de l'huile de parfum, leur corps et leurs vêtements. Après quoi, d'autres cérémonies encore, indiquant les fonctions matérielles et les obligations rituelles des sacrificateurs.

Ainsi c'est un prophète, Moïse, qui consacre les prêtres, même le Souverain Pontife, donnant par là témoignage de la supériorité, même hiérarchique, du prophétat ; et cette consécration est toute matérielle, toute cérémonielle, sans aucune manifestation ni aucune transmission de l'Esprit de Dieu. Pour le sacre des prophètes, au contraire, nulle matérialité de rituel, nul autre acteur que Dieu même ; manifestation et action immédiatement efficace du même esprit d'intuition qui se montrait déjà visible au front lumineux de Moïse ; nulle entrave, nul formalisme quelconque, puisque deux des élus, restés hors du groupe, loin de la Schéchinah, sont saisis comme les autres et soudain inspirés par l'Esprit qui « souffle où il veut ».

Pourquoi donc cette différence, et quel est ce mystère ?

Tout être social, ici-bas, comme tout être individuel, est fait de deux éléments : le corps et l'âme, la lettre et l'esprit. Or le sacerdote est le corps, le prophétat est l'âme de la religion vraie ; le prêtre représente la lettre, le prophète représente l'esprit ; et « le corps, sans l'esprit, ne sert de rien, dit Jésus-Christ ; la lettre ne peut que tuer si l'esprit ne vivifie... »

C. M.

La rédemption sociale

Action Conquérante du Christ sur le Vieux Monde

Quels labeurs pour arriver à la conquête de nos droits ! Voyez la bataille, et voyez-en les conditions :

D'un côté, les faux principes des vieilles sciences sociales, l'esprit féroce de domination sur les corps et les consciences ; les idées sataniques, dures aux pauvres, cruelles aux faibles ; — de l'autre, les nouveaux principes et les nouvelles idées secourables aux pauvres, clémentes aux faibles, toutes pétries d'amour, de miséricorde, de tolérance et de pardon. Doux et fraternel esprit de notre Evangile, quand régneras-tu pleinement dans la famille humaine,

comme entre enfants, que nous sommes tous, d'un même Père !

« Je vous dis que ceci tuera cela », s'écriait Victor Hugo. Et Shakespeare écrivait : « Quand la *douceur* et la *violence* jouent un empire, tenez pour certain que c'est la douceur qui l'emportera. »

« Les princes de ce monde se précipitent vers leur ruine », disait saint Paul. (I, Cor., II, 16.) C'est fatal, ils tomberont tous.

Ah ! mais la lutte sera longue, hélas ! et sanglante aussi ! Jugez donc :

L'inférieur César a pour lui toutes les bastilles dont il a couvert la terre des serfs ; il a la force brutale et les gros bataillons. L'or aussi est à lui, l'or, ce nerf de la guerre, cette clef qui ouvre toutes les portes en corrompant tous les cœurs ; l'or, cette machine de combat, plus puissante que le génie, plus redoutable que les catapultes et les balistes d'Archimède ! Et le fanatisme donc ! et l'ignorance ! et la routine ! et l'incurable stupidité du troupeau ! et les faux frères ! et la valetaille des autocrates, ces polices de toutes couleurs et de toutes livrées, ténébreuses légions de l'abîme, embusquées sur tous les chemins de la Rédemption sociale, derrière les trônes, les prétoires, les sièges officiels, et, quelquefois même, hélas ! derrière l'autel sous le masque religieux !

C'est à désespérer de la réussite !

Et pourtant, dites-moi, de ce garrot de Satan, de ces ligatures de fer de l'ancien monde, que subsistait-il de nos jours, sur tous les points du globe où la croix s'est montrée ?

Une immense ruine !

« La résurrection des peuples, a dit Findel, est le grand miracle de notre siècle. » C'est vrai.

Mais ce miracle, comment s'est-il fait ? Ce livre l'expliquera, j'espère.

Tout de suite, et en deux mots, je vais symboliser, dans une métaphore, l'action foudroyante du Christ sur le colossal édifice, dont le granit et le bronze volent en éclats de toutes parts, sous nos yeux.

La gigantesque machine autoritaire, qu'avait montée le génie du mal, cette pirogue du brigandage politique où manœuvrèrent tous les corsaires de l'ancien monde : Irshou, les Nembrod, les Gengiskan, les Tamerlan, les Timour, les Démon du Midi, les Bonaparte, et, pour n'en oublier aucun, tous les Césars de la terre, — ce Léviathan de la force, le

Christ, un jour le cramponna de sa puissante main, et l'entraîna depuis lors à sa remorque, sur l'océan des âges, pour le conduire aux abîmes. Il le harcèle sans relâche, il en bat les flancs, il en perce les côtes, il en brise l'armature, les avirons et les antennes, il en déchire les voiles et les cordages.

Qu'en reste-t-il à l'heure qu'il est ? La carcasse ! une carcasse disloquée, tournoyant sur le gouffre, éperdue, affolée, coulant bas, — jouet des vents et des flots populaires, « *ludibridum ventis* ! »

Les roués petits Césars qui entreprennent de nos jours de renflouer cette galère et de la radoubier à leur profit, se consomment en vains efforts. Ils le savent bien ; de guerre lasse, les voilà réduits à la politique des expédients.

L'opportunisme ! tel est le dernier mot du césarisme aux abois, et des politiciens désarçonnés !

*
**

Elle est jolie, votre trouvaille ! Je voudrais bien qu'on me dise en quoi les *opportunistes* diffèrent des empiristes. Et, si ces derniers sont traités de charlatans, parce qu'ils manquent de méthode scientifique, pourquoi tous nos autres politiciens échapperaient-ils à cette flétrissure, eux qui manquent absolument de science divine et de principes sociologiques ?

Chose singulière ! La ruine des institutions de l'ancien régime, aussi bien dans l'Etat désorganisé que dans l'église des clercs, mangée aux vers de toutes les sectes, cette ruine, dis-je, se constate partout, si bien qu'un écrivain de mérite, M. Fabre des Essarts, effrayé de cette débâcle générale, vient de composer un livre où il engage les prêtres à faire, eux aussi, de l'*opportunisme* en matière de religion. Vous n'avez pas besoin de nous adresser cette pièce : il y a longtemps que dans « ce tombeau de l'empire romain, sur lequel se dresse, tiare en tête, le spectre de César ¹ » on ne fait pas autre chose que de l'*opportunisme* politico-clérical, quand il faudrait y faire du christianisme scientifique, social, universel, intégral, vraiment catholique, tel que le voulait Gerson, et tel que l'avaient compris les frères de la primitive Eglise.

¹. Hobbes.

Le désordre de l'ancien monde est complet ; sa déroute est générale dans toutes les sphères : le Césarisme, découronné par l'Evangile de son apothéose officielle, est réduit à de simples individualités, sans reconstitution organique possible. Il ne s'en relèvera pas.

Nos hommes d'Etat et nos hommes de sacristie naviguent dans l'empirisme le plus déplorable, par la nuit la plus profonde, sans aucune étoile à leur ciel, sans boussole et sans pilote sur une mer déchaînée dont les vagues humaines grondent de toutes parts, comme les flots d'un océan courroucé.

De quelque côté que je porte mes regards, je ne vois que des ruines, et, au milieu de ces ruines, des hiboux ! « Tout est à la renverse, à la renverse, à la renverse ! » absolument comme l'avait annoncé le prophète (*Ezech.*, XXI, 32).

Comptez les systèmes soit-disant économiques, dont le monde a fait l'essai, brisé les ressorts et rejeté les cadres, impuissants, depuis que la scélérate politique a rompu « l'antique et savante alliance des peuples de la Paradésa¹ ».

« *Trois mille formes* de gouvernements arbitraires ont ravagé notre Planète, et l'ont souillée dans tous les sens². »

Ainsi, autant de politiciens, autant de cléricatures, et, l'on peut dire, autant de fléaux ! Tant il est vrai qu'en dehors de l'éternel Evangile, dont parle saint Jean, rien ne tient debout, ni dans l'Etat, ni dans l'Eglise, et que toute erreur dogmatique en haut provoque en bas une erreur sociale qui lui correspond et qui finit par précipiter, dans un commun désastre, les autels des fausses divinités, et les trônes des fausses souverainetés.

Ah ! elle est propre votre sagesse, ô grands politiciens !

Partout l'esprit de secte et de parti s'est substitué à l'état social, et toujours l'arbitraire étouffe l'arbitrage ! Toujours et partout l'infâme politique, l'horrible Bête de l'Apocalypse, la sale Prostituée de toutes les Babylones, se vautrant dans nos budgets, et démoralisant les peuples.

On fait ribote du sang et de l'or de l'Europe, et cela dure depuis deux siècles et demi.

1. Isaïe, XXIV.

2. Hippolyte Destrem, *la Future Constitution de la France*.

Voyez plutôt :

Une bande de politiciens, de spéculateurs et de pillards s'est abattue sur la chrétienté moderne. L'invasion de cette peste date de 1648, où fut inaugurée, par le traité de Westphalie, le règne de la diplomatie athée et le *Struggle for life* officiel des forts et des rusés contre les faibles et les innocents.

Cette calamité a déjà coûté à l'Europe *deux mille cent milliards* de francs et *quatre-vingt millions* d'hommes¹.

Assez de votre politique. On n'en veut plus.

Que faut-il donc faire, en face d'un état si déplorable?

Revenez au Christianisme, au vrai. Le Christ seul est sauveur! Le Christ seul est rédempteur! Le Christ seul est libérateur!

Vous n'avez qu'un seul Maître, répétait Jésus, et ce Maître, c'est moi! (*Matt.*, XIII, 10.)

Abbé Roca.

(*La Fin de l'Ancien Monde.*)

Il nous faut donc fonder une religion nouvelle, entièrement basée sur les vrais principes d'Amour et de Fraternité apportés par le Christ, et planter la bannière de la

RELIGION SOCIALE,

CELLE DU CHRIST

R. C.

Le jugement dernier

d'après Swedenborg

Les œuvres de Swedenborg, le grand Voyant du Nord, ne sont certes pas à dédaigner, ni même à négliger. Beaucoup de ses affirmations sont confirmées par les mêmes affirmations faites en France, ou en Angleterre, et en ce dernier pays par Jeanne Leade, par exemple. Et c'est avec le plus grand plaisir que je viens de lire, de cette dernière, son *Messager Céleste de la Paix Universelle*, que publie

1. Saint-Yves, *Mission des Souverains*, p. 229.

l'éditeur Chamuel, et que je recommande à tous mes lecteurs.

D'après Swedenborg, les divers Jugements qui récompensent les bons et punissent les mauvais, se font dans le Ciel, et à des époques diverses. C'est ainsi que le jugement de la *très ancienne* Eglise se fit par le déluge. Celui de l'*ancienne Eglise* se fit à l'époque du schisme de Babel et de la dispersion des peuples. Celui de l'*Eglise représentative*, celle de Moïse, se fit à l'époque de la captivité de Babylone et de l'avènement du Christ.

« Le Jugement dernier, dit Swedenborg, est celui de l'*Eglise actuelle*, et c'est ce que le Voyant de Pathmos entend dans l'Apocalypse par le Nouveau Ciel et la Nouvelle Terre ».

Il faut lire la *Fin de l'Ancien Monde* de l'abbé Roca pour bien comprendre tout cela.

On voit que le Jugement dernier, d'après Swedenborg, est tout autre chose que ce que l'on entend communément par ce mot. Du reste il commença en 1757 et Swedenborg y assista en esprit. Il fallait que l'Eglise actuelle, qui est mauvaise et tout à fait contraire à l'esprit du Christ — c'est ce qu'affirment tous les grands Voyants — fût détruite et jugée pour faire place à la NOUVELLE JÉRUSALEM.

Qu'on veuille bien relire les foudroyantes lettres de sainte Brigitte, de sainte Hildegarde, de sainte Catherine de Sienné, surnommée la Jeanne d'Arc de la Papauté, et de bien d'autres encore, et l'on verra tout ce qu'a inspiré d'indignation à tous ces saints les choses abominables qui se passaient à la cour de Rome et dans l'Eglise soi-disant chrétienne, mais qui ne l'était pas du tout.

D'ailleurs, à l'époque où nous sommes, la cause est instruite, et il ne se trouve pas un seul chrétien, droit, intelligent et sincère, qui ne sache à quoi s'en tenir.

D'après Swedenborg, le Jugement dernier est une double métamorphose : mort du vieux monde religieux et destruction de l'infâme Babylone, et création d'un Monde religieux nouveau, ou de la Nouvelle Jérusalem. Et c'est dans le Ciel, et non pas sur la Terre, que doit avoir lieu ce jugement.

Ce grand Voyant, certes un des plus grands que nous ayons eu, se croyait chargé par Dieu de la mission de fonder l'Eglise nouvelle par son enseignement, et par l'interprétation plus perfectionnée des saintes écritures, depuis si longtemps mal comprises et

détournées de leur vrai sens. Et c'est pour cela que Dieu avait permis qu'il assistât lui-même, en esprit, à ce jugement dernier qui commença en 1757, et devait condamner et détruire cette Eglise qui s'était constituée sur un système d'erreurs, et qui, pour cela, devait être frappée de mort. A ce sujet il faut lire son traité intitulé : *La Nouvelle Jérusalem et sa Céleste Doctrine*.

Son traité du *Cheval Blanc* est aussi fort curieux à lire. Cette brochure roule tout entière sur le court passage de l'Apocalypse (chapitre xix) que voici :

« Je vis le Ciel ouvert et un cheval blanc. Et celui qui est monté dessus est appelé πιστός et ἀληθινός (fidèle et véritable). Ses yeux étaient comme une flamme de feu et il portait sur sa tête beaucoup de diadèmes. Il était revêtu d'un vêtement teint de sang. Son nom est *Logos* de Dieu. Et les armées des Cieux le suivaient sur des chevaux blancs. »

Tout ceci est évidemment symbolique, et c'est ce symbolisme des livres saints, qui justement fut expliqué par les Anges à Swedenborg.

Le cheval est le symbole de l'intelligence, qui donne le sens interne de la parole. Le cavalier, qui est le *Logos*, est le Verbe de Dieu. Le sang de ses vêtements indique la violence qu'on a faite à cette parole en la prenant dans le sens exclusivement terrestre, littéral et matériel, en méconnaissant son sens moral, spirituel et céleste. Les armées qui suivent le saint cavalier sur des chevaux blancs, ce sont les Elus, qui reçoivent de l'Intelligence divine le sens intérieur de la Parole et qui s'attachent à sa bannière. « D'après ces choses, dit Swedenborg, il est évidemment prédit ici que, vers le dernier temps de l'Eglise, le sens spirituel de la Parole Sainte sera dévoilé. » Et Swedenborg, à cause de ses admirables relations avec les Esprits des sphères célestes et les Anges, se croit destiné par Dieu à être celui qui doit briser les Sceaux. Il était chargé par lui d'annoncer aux hommes l'entrée en vigueur du Jugement dernier qui venait d'être arrêté par Dieu contre l'*Eglise actuelle*, contre cette Eglise que, depuis le xv^e siècle, tous les saints et les réformateurs du sanctuaire appelaient en style apocalyptique la grande, l'orgueilleuse, la voluptueuse Babylone, c'est-à-dire Rome.

A l'époque actuelle, où le Spiritisme est venu nous apprendre la possibilité de ces relations entre les incarnés de la Terre et les habitants des sphères in-

visibles, la mission de Swedenborg doit être prise en considération et sérieusement discutée. Nous sommes véritablement entrés dans une Ere nouvelle, dans une Ere religieuse qui paraît devoir porter le dernier coup à une religion qui ne s'est imposée que par la violence.

La vraie Religion, celle du Christ, est la Religion Sociale, celle que notre frère Alber Jhouney appelle la Religion Messianique. RENÉ CAILLIÉ.

Charité fraternelle

Les *Neue Spiritualistische Blätter* du 26 avril 1894 rapportent un trait bien touchant de *charité fraternelle*. Le voici :

Dans les prisons du Maryland se trouvent un certain nombre de criminels condamnés aux travaux forcés. S'ils font plus d'ouvrage qu'on ne leur en demande chaque jour, il en reçoivent le paiement.

Or, il est à supposer que chacun de ces « criminels » économise cet argent pour avoir quelques dollars devant lui afin de recommencer, dans d'assez bonnes conditions, la lutte pour l'existence, une fois que, son temps fini, il recouvrera la liberté. Ce serait fort légitime. Eh bien ! ces « criminels » apprirent un jour qu'il y avait à Baltimore un grand nombre d'honnêtes ouvriers qui faute de travail souffraient de la faim avec leurs femmes et leurs enfants. Et voilà nos « criminels » qui rassemblent alors toutes leurs économies et envoient 435 dollars à ces ouvriers !

Peut-on faire davantage ? Et ces « criminels » ne valent-ils pas mieux que le riche qui garde jalousement son bien et n'éprouve aucune pitié pour ses frères affamés ?

Prenons exemple sur eux !

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

La Charité ¹.

La chaleur est torride, torride, tout se dessèche dans la nature. L'alouette silencieuse sau-

1. Cette communication médianimique est signée : l'Esprit de vérité, et fut donnée le 13 Février 1894, pour être envoyée à la revue de l'*Etoile*.

tille cherchant à apaiser sa soif, en vain. A l'ombre d'une haie, une fleur s'épanouit, elle contient dans son sein une goutte de rosée qu'elle y conserve. Le parfum de la fleur semble appeler l'oiseau, et l'oiseau, plongeant son bec dans la corolle ouverte, boit la goutte de rosée qui apaise sa soif, et, pour remercier la fleur charitable, chante au seigneur une prière de reconnaissance. C'est une image bien faible de la Charité.

La fleur n'a pas fait retentir les échos de l'action qu'elle allait faire, elle se cachait à l'ombre de la haie. Elle a donné la goutte de rosée qui alimentait sa vie, et elle s'est flétrie. Il en est de même des âmes charitables : elles donnent ce qui les fait vivre sans se soucier des résultats fâcheux qui en résulteront, et les âmes qui ont été l'objet de charité sentent partir de leur cœur, avec la vie qui y rentre et qui les ranime, une prière d'humilité reconnaissante.

Je vais vous donner une autre image de la Charité. Celle-là, moins active que l'autre et moins conforme à l'évangile de Christ, celle-là sera l'image frappante de ce qu'est la Charité pour la plupart des hommes.

Certains arbres, comme le palmier, possèdent en eux un germe fécondant, et, lorsque ce germe est trop abondant, ils confient ce qui leur est superflu au vent du désert qui va le porter à d'autres végétaux à qui ce germe manque pour produire des fruits. Remarquez qu'ils ne donnent qu'une partie de leur superflu et qu'ils le laissent emporter par le vent, qui peut le gaspiller. Que d'hommes regorgent de bien-être, donnent une partie de leur superflu à des œuvres, sans se soucier de ce qu'elles en feront ! Il appellent cela de la Charité : c'est de l'insouciance qui veut paraître charitable. La Charité doit être inconsciemment faite par le cœur même. Ne vous occupez jamais à quelle race ni à quelle caste appartiennent les malheureux : ils appartiennent à l'Humanité, et cela doit suffire. Quand vous leur faites l'aumône, faites-le avec le sentiment que

vous n'accomplissez pas un devoir, mais au contraire que c'est un privilège que Dieu vous a octroyé, et aussi en vous rappelant que celui à qui vous faites l'aumône a en réserve, pour vous, des prières et des bénédictions qui nous sont plus nécessaires que ne lui est nécessaire à lui-même l'aumône que vous lui faites. Donnez avec le cœur joyeux, sans vous demander à quoi servira ce que vous donnez aux pauvres, parce que, si vous faites la charité sous le regard de Dieu, il dirigera votre main droite sans que votre main gauche sache ce que votre main droite a fait. Dieu est en celui qui fait la charité sous son regard ; donc ce n'est plus l'homme qui fait la charité, mais bien Dieu lui-même, et ce que fait Dieu est bien fait.

La Charité, comme vous l'avez vu par la première image que je vous ai donnée, est humble et prévenante, elle donne ce qui lui a été donné. Ne soyez donc pas en peine pour faire la charité. La fleur avait demandé cette eau pour vivre, et elle l'a donnée à un plus malheureux qu'elle. Sachez donc mendier pour les malheureux, cela vous exercera à l'humanité.

Elle est prévenante, c'est par son parfum que la fleur a attiré l'oiseau ; de l'âme charitable il s'échappe un parfum d'amour qui attire le malheureux. Que Dieu vous accorde ce parfum.

La Charité ne consiste pas dans l'aumône seule.

O mes chers enfants, vous avez reçu de Dieu une goutte de rosée qui a donné la vie à votre âme, c'est la Doctrine spirite. Répandez-la avec amour ; qu'importe si cette charité vous enlève la vie ! Le Christ, lui, a donné l'amour de Dieu aux hommes, et ce don a fait couler son sang. Il a perdu aux yeux des hommes la vie terrestre, mais il est revenu goûter auprès de son Père un amour sans cesse renouvelé, amour qu'il vous a donné à nouveau. Peut-être, pour que vous soyez ses imitateurs, pour répandre ce don, vous conduira-t-il jusqu'au sacrifice de vous-mêmes ; mais, soyez sans crainte : les coups les

plus furieux de l'homme appellent les bénédictions les plus douces de Dieu. Soyez donc, mes enfants, des fleurs de charité.

L'ESPRIT DE VÉRITÉ.

La Propagande spirite

V. — LES CONGRÈS

Vite un Congrès, deux Congrès,
trois Congrès. BÉRANGER

Dire du mal des Congrès et des autres exhibitions analogues, dans le siècle où nous sommes, c'est se condamner de propos délibéré à être taxé de folie. Aussi y a-t-il peu de publicistes qui s'y soient risqués. A part Béranger, je ne vois guère qu'Aubin Gauthier dans sa brochure : *Etrennes magnétiques de 1846*, à propos du Congrès de Reims et de Paris en 1845, par une mouche parisienne dégoûtée de congrès, de pain d'épice et de médecine; et plus récemment M. Jacques-T. Blanchard, dans les *Etapas de l'avenir* (Paris, 1882), qui aient osé critiquer les congrès et les expositions.

Je n'en suis pas moins persuadé que les Congrès font plus de mal que de bien et, parce que j'en suis persuadé, je le dis.

Les Congrès, de même que plusieurs autres moyens de propagande dont nous avons parlé, ont le défaut capital de mettre la lumière sur les tréteaux.

Que les négociants et les industriels organisent des Congrès, des expositions stables ou ambulantes et le reste, cela les regarde, nous n'avons pas à examiner ici si leurs actes sont moraux, si ces moyens répondent aux fins qu'ils s'en proposent, si même ils leur sont profitables¹.

Mais la science n'est et ne doit pas être un commerce ni une industrie; et le spiritisme, plus que toute autre science, doit s'inspirer de cette idée.

Les Congrès ne peuvent avoir pour résultat que de fomenter l'esprit déjà trop répandu de cabotinage,

1. M. Blanchard, p. 61 et suiv. du livre cité, montre que les expositions sont un mauvais moyen d'éducation industrielle et commerciale; qu'elles ne contribuent en rien aux progrès; qu'elles ont toujours été l'arène géante de cupidités commerciales et de vanités industrielles; qu'elles ont une tendance directe à exalter le matérialisme, et surtout le culte du Veau d'Or, etc. S'il en est ainsi des Congrès industriels, à plus forte raison des Congrès scientifiques.

de favoriser les hâbleurs, les turbulents qui se mettent à la tête, d'élever au pinacle les intrigants qui s'en servent comme de tremplin pour se mettre en évidence, incapables qu'ils sont de parvenir autrement à la notoriété qu'ils ambitionnent.

Il y a eu un Congrès spirite en 1889. Qu'en est-il sorti? Du vent et de la division. On a voulu en inaugurer un autre en 1894, et les organisateurs, émiettés de plus en plus, en sont arrivés à mettre en question l'existence de Dieu! De la part de spirites, ce n'est pas trop mal imaginé.

Ce Congrès est tombé dans l'eau, c'était prévu. En organisera-t-on d'autres ultérieurement? Nous ne le souhaitons pas, car jamais les grandes choses ne se sont faites par de tels moyens.

Nous croyons donc que les spirites feront sagement de s'approprier les réflexions suivantes émises récemment par un chrétien (protestant) au sujet de toutes ces grandes manifestations.

« Ne sommes-nous pas trop en quête des illustrations scientifiques, oratoires ou sociales, de la protection des puissants, des Congrès, des assemblées nombreuses et retentissantes? Et nous avons la simplicité de croire que les œuvres chrétiennes qui sont confiées à nos soins ont besoin, ne peuvent que bénéficier de cette bruyante et charnelle mise en scène? Erreur. Elles n'y gagnent rien, elles y perdent, car la préoccupation de gloire humaine ou personnelle que nous y apportons les compromet et peut les ruiner. Toute œuvre chrétienne faite en vue du renom d'un pays, d'une église, d'une société, d'un homme, est une œuvre manquée ou bien menacée, quels qu'en soient les succès visibles. Le règne de Dieu ne profite que de ce qui est fait pour lui. Se faire de l'Evangile un perchoir pour être mieux vu ou se faire regarder ou devenir célèbre est une abomination. Gardons-nous donc de parler des succès de l'Evangile qu'il peut nous être donné de recueillir, au compte de notre vanité nationale, ecclésiastique, domestique ou personnelle. » (*Evangile et choses humaines*, par J. Desplands, p. 50, in-16, Paris, 1893).

Le sens moral est aujourd'hui si pervers — grâce à notre endoctrinement universitaire, à ses concours, à ses diplômes, etc., — qu'il est probable que bien peu de personnes auront la conscience assez délicate pour sentir toute la portée de sages observations de M. Desplands; mais c'est tant pis.

VI. — LES FÉDÉRATIONS.

D'autres spirites, — toujours les mêmes, pourquoi ne pas le dire? — supposent que le peu de progrès que fait la doctrine qu'ils professent et dont ils se croient les représentants autorisés, provient de ce que les spirites sont isolés ou qu'ils ne sont unis que par petits groupes intimes. Dans de telles conditions, disent-ils, ils ne se font pas suffisamment connaître du public, ils ne font pas assez de bruit, ils ne possèdent pas assez de puissance et de ressources pour « faire grand », pour présenter au public de grandes expériences, de bruyantes conférences, en un mot pour faire de la propagande à grand orchestre.

On voit que c'est toujours le même esprit qui les obsède, l'esprit d'orgueil.

Pour remédier à cet état de choses et revivifier le spiritisme, les dits spirites s'efforcent de créer des fédérations; et ils n'y vont pas de main morte; ils ne parlent de rien moins du premier coup que de fonder une fédération universelle.

On considère ainsi les fédérations ou autres associations comme des choses essentiellement bonnes, ne présentant que des avantages sans aucun inconvénient.

C'est la douce, mais non inoffensive manie de toutes les sociétés de se croire parfaites et source de tout bien; mais la meilleure preuve qu'il n'en est rien, c'est qu'elles s'accusent réciproquement de tous les maux.

Allez écouter les catholiques prêcher dans leurs églises: tout le bien qui a existé et qui existe encore dans le monde, c'est leur Eglise qui l'a fait ou fait faire; et tout le mal vient de leurs adversaires, notamment des francs-maçons, qui sont en ce moment la tête de turc des catholiques.

De leur côté, les francs-maçons vous assureront, dans leurs Loges, que tous les maux de l'humanité dérivent du catholicisme et que les frères et amis sont de véritables rédempteurs.

Notez que, pour les uns comme pour les autres, c'est l'association, l'Eglise ou la Loge, qui est tout; les individus ne sont rien. Si les membres font quelque chose de bien, c'est par le corps et non d'eux-mêmes.

Rien n'est plus faux et plus ridicule que cette pré-

tention des sociétés. Il suffit d'avoir un peu de raison, d'expérience de la vie et de connaissance de l'histoire, pour savoir que les corporations, quelles qu'elles soient, sont des organismes de stationnement et même de rétrogradation, mais non de progrès; que tous les progrès dans tous les genres, sont l'œuvre d'individus isolés, qui ont agi sans et même malgré les corps constitués.

Les fédéralistes spirites sont donc dans une lamentable erreur, et leur propre histoire en est la preuve.

Les premiers spirites ont travaillé isolément ou par très petits groupes. Cela ne les a pas empêchés, au contraire, de découvrir plus de choses que n'en peuvent comprendre, encore aujourd'hui, ceux qui ont chaussé leurs pantoufles, puisque ceux-ci ne comprennent pas même la portée des expériences typtologiques et qu'ils sont arrivés à croire que les expériences extraordinaires et charlatanesques sont des moyens de démonstration et de propagation plus probants et plus efficaces.

Je ne dirai pas — car il ne faut soupçonner personne — que, derrière les motifs avancés en faveur de la fédération universelle, s'en cache un autre : celui d'enrégimenter les spirites, de les faire marcher au doigt et à l'œil, — comme on prétend déjà mener les esprits — et d'excommunier les récalcitrants. Mais d'autres pourraient le dire, et il faut convenir que l'expérience leur donnerait raison, car la fédération aurait inévitablement pour effets de paralyser les initiatives, d'étouffer les individualités, d'enrayer tout progrès, et d'aboutir à la ruine du spiritisme.

C'est ce qui s'est vu des milliers de fois dans les religions, dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, dans le commerce, et c'est ce qui arrive fatalement, car la nature des choses l'exige.

Que dis-je ? C'est ce qui est déjà arrivé au spiritisme même. Il existe depuis longtemps une société spirite. Qu'a-t-elle fait ? Rien, si ce n'est du mal, tout le monde en convient. Mais on suppose qu'une autre fera mieux, que ses chefs seront plus intelligents, plus actifs, plus honnêtes, que sais-je ?

Il est toujours facile de supposer, mais à quoi cela sert-il, quand l'hypothèse est en contradiction avec les faits les mieux établis ?

On croit toujours que l'on fera mieux que les autres tant qu'on n'est pas à leur place; on voit une paille dans leur œil. Est-on arrivé au pouvoir, on fait la

même chose, et souvent pire. Un candidat est toujours blanc comme neige, de là son nom; député, il est déjà plus terne; ministre, il est noir comme le diable.

A son origine, le christianisme n'était pas fédéré, les chrétiens ne formaient pas un corps, ils ne faisaient pas grand bruit, tapis qu'ils étaient dans les catacombes. Et pourtant le christianisme se répandait partout insensiblement. Bientôt, sans qu'on s'en fût aperçu, il se trouva que le Sénat, la magistrature, l'armée, étaient remplis de chrétiens.

Depuis lors, le christianisme s'est fédéré; mais plus il s'est fédéré, plus il a perdu en autorité et en respectabilité, plus même il s'est divisé: de sa concentration sont nées les hérésies.

Quand il fut définitivement organisé, il fallut filer droit, ne pas broncher, sous peine d'encourir l'excommunication, la croisade, la dragonnade. Mais rien n'arrêta la décadence. Fédération est source de dissolution.

Dira-t-on que le cas n'est pas le même, qu'il y a une différence radicale en ce sens que le papisme est monarchisé, tandis que le spiritisme sera républicanisé?

La différence n'est qu'apparente et transitoire. La fédération conduit à la centralisation. Le papisme n'a pas toujours été aussi centralisé qu'il l'est aujourd'hui. Il ne l'est même pas encore autant qu'on le croit. C'est l'Eglise, le corps des Prélats, qui commande, bien plutôt que le pape.

De même, en spiritisme, ce serait le bureau central, — le nombre de têtes qui le composent n'y fait rien — qui dirigerait et régirait tout... si on le laissait faire.

Nous ne nions pourtant pas absolument l'utilité des associations. Si elles ont des inconvénients, elles ont aussi leurs avantages. Toute chose en ce monde a sa raison d'être, mais, pour en obtenir le maximum d'avantages et le minimum d'inconvénients, il faut qu'elles soient normalement constituées, conformément à l'ordre naturel.

Or l'ordre naturel est que les sociétés se constituent suivant la loi d'émanation, du centre à la circonférence, du dedans au dehors, du petit au grand, de l'esprit au corps.

C'est ainsi, suivant l'observation d'Aristote, que les sociétés politiques se sont développées. La famille

a existé avant le hameau, et c'est elle qui lui a donné origine. Le hameau a existé avant les bourgs, les bourgs avant les villes, les villes avant les capitales.

Il doit en être de même en spiritisme. Les individus forment des groupes, qui engendrent des sociétés, qui peuvent ensuite se fédérer ensemble.

Mais le lien de ces divers organismes, c'est l'idée; c'est la communauté d'idée qui donne lieu aux divers groupements des hommes.

Pour réunir les spirites en groupes stables et homogènes, les groupes en sociétés (groupes de groupes), les sociétés en fédérations locales, nationales, internationales, il faut une idée commune, une idée-lien. Alors les groupements se font spontanément.

Et réciproquement, quand les groupements ne se font pas, c'est signe que l'idée-lien manque. En effet, je crois avoir surabondamment prouvé que l'unité d'idée, de vue, fait complètement défaut en ce moment parmi les spirites qui veulent organiser des fédérations.

Il s'agit donc de dégager l'idée capitale du spiritisme, l'idée vraie, de toutes les erreurs et les faussetés qui l'entourent et qui l'étouffent. C'est là le but des critiques que nous avons faites jusqu'ici et de celles que nous pourrions encore faire plus tard.

Il s'agit de savoir où l'on veut aller et quel est le bon chemin qui y conduit, quel est le but à atteindre et quels sont les moyens propres à y mener. Quand on sera fixé sur ces deux points : le but et les moyens, les associations à tous les degrés naîtront d'elles-mêmes, à mesure que le besoin s'en fera sentir, et vivront de leur propre vie.

Actuellement, les petits groupes même n'ont pas d'existence réelle, de vie propre. En effet, la vie consiste à donner et recevoir, assimiler et désassimiler; or les groupes n'ont pas l'ombre d'un budget, grâce à l'idée erronée que les médiums ne doivent pas être rétribués, que le spiritisme doit être répandu gratuitement.

Il résulte de là que personne ne se soucie de tenir un groupe, et que, la première ardeur de prosélytisme étant passée, des anciens groupes disparaissent successivement, et d'autres ne s'ouvrent pas.

Comment, dans de telles conditions, les quelques groupes qui végètent encore pourraient-ils donner la

vie et l'aliment à une fédération même restreinte, sans parler de faire vivre une fédération universelle ?

Il y a là toute une question d'organisation que je ne traiterai pas ici avec plus de détails, mais qui ne peut être résolue, étant données les idées actuelles des spirites sur l'économie des sociétés.

De la critique à laquelle nous venons de nous livrer au sujet de la propagande spirite, il ne faut cependant pas conclure que tous les moyens dont nous avons parlé sont absolument à rejeter, même à dédaigner. Ce ne sont pas les moyens en eux-mêmes qui sont mauvais, c'est l'esprit charlatanesque qui les inspire.

Expériences, conférences, publications, congrès même, si l'on veut, tous ces moyens peuvent avoir leur utilité, quoique très limitée, pourvu qu'ils soient employés avec discrétion et discernement, et surtout sans y joindre aucun grand appareil, qui ne peut que nuire à la cause.

Le mal consiste à considérer ces moyens comme essentiels au succès du spiritisme, alors qu'ils ne sont que d'une utilité bien secondaire ; on néglige ainsi le principal pour l'accessoire ; on lâche la proie pour l'ombre.

Le moyen souverain de propagande, celui qui ne doit être subordonné à aucun autre, celui, au contraire, auquel tous les autres doivent être subordonnés, c'est le bon exemple, la bonne conduite.

Voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, et nos critiques n'ont pas d'autre but que de le rappeler à ceux qui l'oublient, ou de l'apprendre à ceux qui l'ignorent.

ROUXEL.

Résumé des Expériences ¹

DE VINGT ANNÉES DE SPIRITISME

Par E. V. M.

ERRATUM. — De regrettables fautes d'impression ont altéré le sens de deux phrases dans la première partie parue en juin de cet important récit, remarquable en lui-même et digne de toute confiance par les personnes dont il émane.

1. Recommandées aux Frères du *Deuxième Degré* de l'Etolle.

Page 139, au lieu de personnalité *invincible*, il faut lire personnalité *invisible*; page 393, au lieu de comme un *double* instrument, il faut lire : comme un *docile* instrument.

Ces fautes réparées, nous reprenons la publication du récit.

*
* *

L'étude et le développement de cette médiumnité devaient bientôt se poursuivre à travers une longue période de peines ; je n'en avais alors nul soupçon.

Comme au début, j'abordai ces nouveaux essais en complet équilibre de mes facultés physiques et mentales, en pleine possession de moi et, en plus, avec une circonspection encore augmentée de l'expérience précédemment acquise.

C'était vers la fin de 1878 ; dix années s'étaient écoulées depuis la mort du seul être dont la perte m'eût été jusqu'alors très profondément douloureuse : mon père.

Le temps avait accompli son œuvre d'apaisement dans nos cœurs. Notre famille s'était accrue par la naissance de plusieurs enfants, et nous vivions intimement en très bonne sphère morale.

Les premières communications que je reçus alors me furent données au nom de personnes qui, ayant vécu autrefois dans le pays de ma mère, avaient été pour elle des camarades de jeunesse ou des connaissances de voisinage ; j'avais quitté ce pays, avec mes parents, étant encore enfant, et n'avais connu que de nom ces personnes. D'autres suivirent au nom de membres défunts de la famille et toutes par leur caractère particulier intéressaient beaucoup ma mère.

Ce qu'il y avait de plus frappant dans la transmission de ces messages, c'était la rapidité, la sûreté, le brio avec lesquels le récit était mené ; les pages succédant aux pages, sans hésitation, sans arrêt, pour la recherche d'un mot ou d'une idée, le crayon était lancé pendant une heure ou une heure et demie sans aucune autre fatigue pour moi que celle de la main.

Mon cerveau, n'ayant rien créé, rien combiné, mais simplement suivi les idées qui se déroulaient je n'étais qu'intéressée, nullement épuisée ou enfiévrée par cette production rapide.

Pour quiconque savait combien la faculté d'inven-

tion, de création m'avait toujours fait défaut, il y avait déjà dans cela seul une curieuse constatation parce que je relatais des faits ignorés de moi et les impressions très variées, — que je n'eusse pas imaginées, — soi-disant éprouvées par des personnes décédées quand elles s'étaient aperçues qu'elles vivaient toujours, mais dans des conditions si imprévues qu'elles ne comprenaient pas toutes ce qui leur était arrivé.

Un certain nombre d'entre elles avaient, — chose qui me paraissait bien incroyable — été très longtemps, avant de se rendre compte qu'elles étaient mortes matériellement. Un grand trouble mental, fait de surprise et quelquefois d'étranges déceptions, avait, plus ou moins longtemps, selon le degré de valeur morale, accompagné cet état transitoire pour les esprits jusqu'à ce qu'ils fussent amenés à reconnaître leur changement d'existence. Ensuite ils se classaient naturellement *par affinités* dans des sociétés d'êtres semblables à eux pour s'occuper diversement selon leurs tendances. »

Parfois les communications reçues émanaient d'esprits tout acquis au bien ; ceux-là, en quittant la terre, avaient été initiés à leur nouvelle vie par des parents ou des amis de l'au-delà qui les attendaient au seuil, comme l'enfant entrant dans ce monde trouve tendresse et protection autour de son berceau.

Toutes ces communications m'étaient données spontanément, je ne voulais pas faire d'évocation spéciale pour éviter toute cause possible « d'auto-suggestion ». Je désirais bien tout au fond du cœur que mon père vînt à nous, mais j'attendais religieusement qu'il pût ou voulût se manifester de lui-même.

Sa force d'âme, son inébranlable droiture doublée d'exquise tendresse et de bonté faisaient pour moi du caractère de mon père un idéal d'incomparable élévation morale, et je songeais que, dégagé depuis longtemps des substances matérielles, il pouvait être dans l'impossibilité de se communiquer à nous autrement que de pensée à pensée.

Ce fut la maladie dernière de notre mère qui déterminait entre lui et nous l'établissement d'une communication presque quotidienne, parfaitement bonne et remarquablement lucide.

Après m'avoir donné quelques conseils de pratique immédiate pour les soins que réclamait l'état de ma

mère, il me conseilla de *rester toujours en garde relativement à ce qui m'était donné par la voie du spiritisme* comme étant beaucoup trop souvent une source d'erreurs. »

Il me dit en substance que, dans l'état actuel de nos connaissances, les communications spirites n'avaient en général d'autre bon résultat possible que d'établir en nous la conviction bienfaisante et juste de revivre en d'autres existences selon ses mérites et avec ceux que l'on aime; mais qu'il préférerait ne plus communiquer avec nous, du tout, que de me voir accepter aveuglément ce qui m'était donné en son nom.

Il m'engagea à commencer exclusivement chaque séance par l'examen de questions d'ordre moral — philosophiques ou spiritualistes — pouvant avoir, pour nous, une portée sociale ou religieuse, ou bien éclairer d'un jour nouveau les conditions de l'existence ultra-terrestre; cela non seulement pour notre étude personnelle, mais aussi pour nous permettre de juger d'après la force, l'élévation ou la clarté de la pensée exprimée, la valeur de l'esprit se manifestant; et, de n'aborder les questions inspirées par l'affection qu'après cette mise à l'épreuve de la force présente.

Les communications qui suivirent devinrent alors de plus en plus attachantes, et je me préparais aux séances en faisant appel, en moi et en dehors de moi, aux meilleures forces morales.

L'éminente personnalité qui, avant le début de ces expériences, m'en avait signalé les écueils, voulut bien, voyant le caractère de gravité qu'elles acquerraient, poser des questions comportant l'étude sérieuse du spiritualisme ou de sujets s'y rattachant, et, quand s'ouvrait la séance, je trouvais une de ces questions inscrite sur mon cahier, d'autres m'étaient transmises à mesure qu'il y avait lieu.

Alors la force de mon père, une fois l'influence établie, vibrait en moi, et rapide, énergique, pleine d'enseignement, elle me faisait écrire sans hésitation la réponse à une question que je n'avais pas étudiée préalablement, sur laquelle je n'avais pas le temps de réfléchir, *dont je n'avais parfois AUCUNE IDÉE* et, le plus souvent, traitant de sujets que, livrée à mes seules forces, je me fusse sentie absolument incapable d'aborder sans avoir mûri ma pensée par de longues et profondes recherches.

Il résulta de la constatation intime que j'avais à

faire ainsi de cette très bonne et puissante influence une action si fortifiante pour l'âme que les effets en furent pour moi inoubliables et me préservèrent de toute défaillance du courage, au milieu d'épreuves réitérées et les plus cruelles que puisse supporter l'être humain : voir longuement souffrir et perdre enfin des êtres plus chers que sa propre vie... ensuite être atteint soi-même de toutes manières...

Maintenant que je puis, dans la paix et le recueillement, apprécier toute cette partie de mon existence passée, en peser les tourments et les consolations à leur juste valeur, je suis pénétrée de reconnaissance envers la CAUSE suprême, inconnue, à laquelle je dus la possibilité de ces relations d'outre-tombe. Elles furent le complément des meilleures affections terrestres, et c'est justement avant que la mort revînt faucher parmi nous qu'il me fut donné d'éprouver ainsi la force *impérissable* de l'affection !

Quel sujet d'interrogations profondes pour qui pense et cherche sans parti pris !...

L'influence de mon père, *quand elle était bien caractérisée*, c'est-à-dire reconnaissable non seulement à l'impression physique que ressentait mon bras et ma main pour écrire, mais encore à la force virile qui rayonnait en moi et à travers moi, cette influence n'était pas entachée d'erreurs, et bien des appréciations et des prévisions émanant de lui se trouvèrent confirmées par les événements et le temps.

Mais je ne me trouvais pas toujours dans les conditions — peu connues, aujourd'hui encore — pour assurer exclusivement nos bonnes communications contre toute immixtion étrangère et inférieure. Des séances se trouvaient parfois, dès le début, tout à fait empêchées par des influences ineptes ou bien des substitutions d'esprit s'opéraient au cours d'une communication sans que j'en aie immédiatement conscience et je ne m'en apercevais qu'au changement d'inspiration dans les choses exprimées.

On concevra ce singulier phénomène si l'on veut bien réfléchir que pendant le temps où je faisais, volontairement et aussi complètement que possible l'abandon (momentané) de mon organisme intellectuel à l'influence aimée, je restais sans résistance contre aucune impulsion. Les forces occultes qui, par leur nature, se trouvaient le moins dégagées de la vie terrestre avaient assez de puissance sans doute

pour agir sur mon cerveau et l'emporter pour un instant, sur l'influence plus pure qu'elles pouvaient interrompre mais non remplacer.

Pour arriver à éliminer ces causes d'empêchement, mon père me donna à plusieurs reprises le conseil suivant : « Applique-toi à discerner la nature des esprits présents *avant* de t'abandonner à leur influence. »

Et moi je pensais : Mais comment les apprécier *avant* qu'ils aient commencé à se manifester ? C'est impossible.

Il y eut ainsi pendant environ une année des interruptions assez fréquentes mais courtes ; une seule dura un mois pendant laquelle tous mes essais furent absolument infructueux.

A force de scruter attentivement les impressions que dès le début de la séance je ressentais *au contact des influences venant pour se communiquer*, j'arrivai peu à peu à constater de très grandes différences entre elles.

J'eus d'abord l'intuition d'une présence invisible — ou bienveillante ou mal intentionnée — par l'impression de charme et de confort indéfinissable ou de gêne très réelle que j'éprouvais sur tout l'organisme en général, mais principalement à l'estomac et à la tête. Tant que j'étais fâcheusement influencée je me refusais à écrire.

Plus tard j'acquis, je ne sais comment, peut-être par l'affinement d'une faculté que tous sans doute nous possédons à l'état latent et qui permettrait l'« extériorisation » *consciente et volontaire* d'un certain degré « de sensibilité » (?) j'acquis la possibilité de sortir en quelque sorte de mon moi corporel pour apprécier, pour saisir dans sa *personnalité actuelle* l'esprit présent. Il est impossible d'indiquer *comment* je le percevais nettement et *sans aucun doute possible*. La comparaison et l'induction permettront seules de concevoir *combien* était réel ce que j'éprouvais :

— Vous êtes aveugle ou placé dans l'obscurité, quelqu'un s'approche silencieusement et, sans vous avertir, présente successivement à faible distance de vos narines un bouquet de roses, du muguet blanc, de l'assa foetida. Pour peu que vous ayez l'odorat actif et exercé vous savez avec *certitude* que des odeurs viennent vous frapper et vous *reconnaissez entre elles de si grandes différences d'impression*

qu'il vous est impossible de les confondre les unes avec les autres, *bien que vous n'ayez rien vu ni rien tenu dans vos mains.*

— Voici maintenant un aveugle-né, n'est-il pas arrivé par l'entraînement à un tel degré de sûreté dans l'exercice de certaines facultés qu'il peut se rendre compte, sans odeur, sans bruit (appréciables pour nous) et même sans palper, qu'il « passe près d'un mur, près d'une maison, près d'un candélabre à gaz, près d'un tas de pierres, près d'une personne immobile. — Son discernement est tel qu'il peut se diriger sûrement à travers routes et chemins et mieux même que certains voyants, comme le fait a pu être constaté.

Il existe donc dans les choses certaines propriétés inaperçues par nous ? L'aveugle en a donc une perception qui nous échappe, de même qu'il ne peut, lui, se faire une idée juste de la variété des couleurs et des effets de lumière dans un paysage ?

— D'autre part, le baron du Potet dit à propos de l'évocation possible de personnes récemment mortes : « Il faut que les rayons de l'âme soient *rassemblés par une grande contention de l'esprit* et dirigés sur les restes de celui que l'on veut revoir. Il faut sentir en soi-même l'abandon de sa propre vie, la sentir *pénétrer où la pensée la conduit, ainsi que le rapport secret qui unit les deux substances.* »

Par des causes analogues (mais avec cette différence capitale que je ne faisais pas d'évocation et constatais simplement), je saisisais dans ses émanations fluidiques ou dans son corps astral l'individualité présente, je la saisisais non plus seulement par l'atmosphère spirituelle qu'elle m'apportait avec elle, mais encore je la sentais intimement, j'en étais pénétrée et la voyais sans le secours de mes yeux matériels et qu'ils fussent ouverts ou fermés. Je pouvais apprécier que telle personne jadis connue était là, à telle place précise en face ou à côté de moi, que toute sa physionomie était empreinte de telle ou telle expression, et cela était pour moi aussi incontestable que la présence des personnes vivantes qui m'entouraient.

Lorsque l'on a été l'objet de ce phénomène bien caractérisé, on sait qu'il ne peut être confondu avec les effets de l'imagination ou du souvenir.

Il y a autant de différence qu'entre la vie réelle et la représentation mentale que l'on s'en fait. Je pense

par exemple à du lilas blanc : toutes les fois que je le voudrai, je pourrai m'en représenter plus ou moins bien les belles branches fleuries et la printanière senteur, mais ce n'est pas la vie même, ce n'est qu'une création à vide de mon cerveau et elle ne se soutiendra pas au delà de mon effort de mémoire ou de volonté ; il pourra même arriver que le plus clair résultat de cette effort sera de me lasser et de me faire mieux constater combien en réalité la fleur manque.

— On m'apporte inopinément un vrai bouquet de lilas ; je n'y songeais pas du tout : immédiatement le charme s'éveille, il y a plénitude de sensations.

Ainsi en est-il à bien plus forte raison quand il s'agit de la fleur humaine ; en ce moment même où j'écris, je pense à de chers êtres que j'eus encore la douleur de perdre après la mort de ma mère. Je me représente leurs visages aimés à telle phase de la vie, mais c'est dans mon souvenir seul que l'image se produit. Où sont-ils réellement ? Ma pensée en vain les cherche, je ne les saisis plus dans le moment *actuel* et j'ignore si de nouveau il me sera donné sur terre de les sentir radieux et aimants près de moi, de me retrouver sous l'ineffable douceur de leur influence... comme lorsqu'ils sont venus se communiquer.

Cette perception *complète* de la personnalité dans la forme « astrale » n'avait lieu pour moi qu'avec des êtres connus avant sur la terre. Nombre de fois je fus et suis encore influencée par des forces que je sens puissantes et bonnes, mais quelles sont-elles ? bien souvent encore je puis l'ignorer complètement.

L'impression de cette présence se produisait généralement au début de la communication dont elle était la cause déterminante, mais elle ne durait pas avec une égale intensité pendant toute la séance. Quand elle cessait d'être pour moi intimement perceptible et que je redoutais quelque substitution, je cessais d'écrire et dans un recueillement profond j'explorais, si je puis ainsi dire, je sondais l'invisible, l'impondéré.

L'impression première se ravivait-elle bientôt bonne et vibrante, je reprenais la communication ; ne la sentais-je plus, je cessais pour la soirée.

Cette ligne de conduite toujours observée finit par éliminer complètement de nos séances les forces occultes d'ordre inférieur, puisqu'il leur devenait impossible de se manifester.

Mais en même temps, comme je ne cessais de

scruter ce que je recevais, il n'y avait plus abandon suffisant de ma part pour que les communications devinssent bien faciles.

Le contrôle que je devais exercer prenait du temps et nécessitait de la part de l'esprit une sorte de semi-matérialisation qui me le rendait sensible ; l'écriture aussi est bien lente comparée à la pensée où tout échange est rapide comme l'éclair...

L'ensemble de ces circonstances rendait à la longue nos procédés de communication pénibles pour les aimés du monde spirituel. « Ils en supportaient avec force et sérénité toutes les difficultés, tant que les événements de notre vie motivaient tout particulièrement leur sollicitude près de nous ; mais, lorsque le calme était rétabli, leurs visites étaient moins fréquentes, ou bien ceux d'entre eux qui étaient le plus complètement dégagés des conditions matérielles ne se communiquaient plus que par l'intermédiaire d'autres esprits moins élevés mais simples et droits qui leur servaient de médiums près de notre monde et me transmettaient graduellement leur inspiration. »

L'origine des communications ne s'établit, pour moi, ni par la signature (il est trop aisé de mettre un nom connu au bas d'une page) ni par les diverses écritures.

Si le médium écrit plusieurs soirées de suite sous une même influence, sa main finira par subir si bien l'adaptation au genre d'écriture d'abord imposé, qu'il pourra être porté à employer mécaniquement ce même genre d'écriture alors qu'il peut y avoir suspension ou changement dans la cause.

J'en ai fait moi-même et très innocemment l'expérience une fois.

C'était au commencement des essais de ma première période de médiumnité. Depuis quelques jours, les communications reçues avaient un caractère d'écriture tremblé, bizarre, tout à fait différent de mon écriture habituelle et par cela même m'attachant à ce qui était donné.

La communication durait ce soir-là depuis une heure peut-être et j'avais à écrire pour mon propre compte une question que nous posions à l'esprit ; au lieu de reprendre mon écriture ordinaire, j'étais si bien encore sous le coup de l'autre que je me surpris commençant les premiers mots de ma question personnelle absolument comme si la poussée médianimique était continue.

Mieux que beaucoup d'arguments, ce seul menu fait, on le comprendra, dressa clairement devant mes yeux l'importance, la nécessité pour le médium d'une VÉRIFICATION PERMANENTE des impressions reçues.

Mais, quand même, puisque les esprits peuvent avoir à transmettre leurs messages à travers le double intermédiaire d'un autre esprit et du médium, il n'y a — à moins de *rare exceptions* — aucune preuve à invoquer ni pour ni contre l'identité de l'esprit par le fait de l'écriture usitée dans la communication. Pour moi cette identité résulte de la nature même de l'esprit se faisant apprécier à travers ses manifestations psychiques et intellectuelles.

Il m'est fréquemment arrivé au cours de cette existence de recevoir des impressions télépathiques provenant de différentes personnes vivantes plus ou moins éloignées de moi ; nous en avons reconnu la réalité par le contrôle établi un très grand nombre de fois.

Quand des impressions absolument analogues, vibrantes, nettes, profondes et constituant une *véritable vision intuitive* viennent me frapper intimement, je conclus de l'identité des effets éprouvés à l'identité des causes, qu'il s'agisse de *personnes terrestres* ou de *personnes désincarnées*, et il m'est impossible de conserver aucun doute quant à la *réelle provenance* de ces messages sinon quant à la fidélité même des pensées qui se répercutaient en moi.

(A suivre.)

Swedenborg et ses Gardiens

Pendant son dernier séjour à Paris, Swedenborg avait engagé un domestique. Celui-ci manifestant sa crainte qu'on n'abusât, pour le voler, de l'habitude qu'avait son maître de laisser toujours ses portes ouvertes, Swedenborg répondit en souriant au protecteur de son valet : *Qu'il soit bien tranquille, il ne ne sait pas quel bon gardien j'ai à ma porte.*

J'ai des amis qui sont dans le même cas, toujours sans crainte et sans inquiétude, sûrs qu'ils sont d'être gardés par leur Esprit protecteur.

R. C.

PARTIE LITTÉRAIRE

Régénération par la doctrine ésotérique

Le mariage est chose sacrée. C'est le plus grand des sacrements. Mais il faut distinguer trois classes de mariage : l'*Union des Ames*, l'*Union spirituelle* ou *mentale*, et enfin les *Unions* dites *lécales*.

Les deux premières seulement sont dans les lois de Dieu ; la troisième, hélas ! la plus commune, appartient au royaume de Satan.

Ces *Unions lécales* n'ont du mariage que le nom, et sont autant de mensonges faits à la nature. Généralement les deux conjoints n'ont rien qui les rapproche et puisse les unir ; c'est l'orgueil, les convenances mondaines, l'amour ignoble de l'argent, l'intérêt sordide qui président à cet acte que vient hypocritement consacrer la loi humaine. L'Amour, le grand Amour, qui vient de Dieu, n'y est absolument pour rien. De pareilles unions n'ont pas droit au respect des hommes, elles ne sont que de simples *expédients légaux*, qu'il faut rendre responsables du long et terrible catalogue de crimes, qui déshonorent notre société.

La première, l'*Union des Ames*, est la seule véritable, la seule dans les vues et les miséricordieuses lois de la Providence. C'est l'état le plus heureux lorsqu'il peut se réaliser sur la Terre. Rien de plus noble, rien de plus inviolable que de pareilles unions. Et toute infidélité de l'un ou de l'autre est un crime, car la pureté parfaite doit régner là.

L'*Union mentale* est l'union naturelle de deux personnes qui, par leur nature, se correspondent et sympathisent dans la même sphère d'intellectualité. Pour être fructueuse et réaliser l'état de bonheur et de profit qu'elle comporte, une pareille union doit être pure aussi.

Mais hélas ! la véritable union mystique, cet état

idéal dont nous avons parlé plus haut, n'est que la rare exception à notre époque matérialiste et athée. Les élus à la sagesse et aux bonheurs divins sont peu nombreux. Nous espérons que ces quelques pages initiatrices serviront à en augmenter le nombre, car la Vérité sauve. *Omnia vincit Veritas.*

Ces enseignements mettront ceux qui sont purs et qui portent la véritable noblesse en leur cœur, à même de devenir les bienfaiteurs de notre race, et leur indiqueront comment ils peuvent devenir heureux eux-mêmes, et comment ils peuvent transmettre ces mêmes bénédictions à leur postérité.

Mais surtout pas de fausse honte dans les rapports des sexes. Ce serait en vérité sottise. Dieu n'a pas honte de la Création. Pourquoi les hommes entretiendraient-ils entre eux d'autres sentiments ? A un vrai homme, pas plus qu'à une vraie femme, ne doivent appartenir ces sentiments puérils qui constituent la Honte.

Quant aux esprits impurs, ce n'est point à eux que s'adressent ces lignes. Ils ne sont que des contrefaçons de la Nature, dont ils dégradent la dignité.

Et terminons ces pages par ces belles paroles de notre bien-aimé frère et maître, le très grand et très noble F. Barlet :

Il n'y a de honteux que les pensées honteuses que l'on ajoute à ces sujets. OMNIA PURA PURIS.

Prière des époux

O DIEU TOUT-PUISSANT ET TRÈS MISÉRICORDIEUX, NOTRE PÈRE ET NOTRE CRÉATEUR, JE TE SUPPLIE HUMBLEMENT QU'IL PLAISE A TA MAJESTÉ DE ME DÉLIVRER DE TOUT DÉSIR MAUVAIS OU MONDAIN. DISPOSE DE MOI POUR QUE JE ME TIENNE EN LA PRÉSENCE DES ÊTRES CÉLESTES QUI, AVEC TA PERMISSION, RÉPONDONT A MA PRIÈRE, A MA SUPPLICATION, DANS LE BUT D'ACCOMPLIR MES OPÉRATIONS PAR TON POUVOIR DIVIN, POUR L'INTÉRÊT ET LE BIEN DE MES FRÈRES.

JE T'EN PRIE HUMBLEMENT, EN TON NOM, A TOI QUI VIS ET RÉGNES, DIEU ÉTERNEL, SANS FIN SUR TOUS LES MONDES. AMEN.



ÉPILOGUE. — Ces lignes ne sont écrites ni pour les sceptiques, ni pour les matérialistes, mais seulement pour ceux qui possèdent la foi et qui ont le sentiment religieux. Cet enseignement ne peut être apprécié que par ceux qui savent les merveilleuses destinées, à travers l'Univers, de leur âme, immortelle, mais libre.

Certes, de pareils enseignements ne sont point aisés à mettre en pratique, nous n'y contredisons pas. Mais il faut bien se dire que les hommes qui habitent cette Planète, si inférieure encore, sont à divers degrés d'avancement dans la hiérarchie des êtres : les uns, tout près encore de leur origine animale, les autres très évolués déjà et tout près de passer dans un monde meilleur et plus avancé sur le cadran divin de l'Evolution planétaire. Et cela est vrai, quelle que soit la théorie qu'on admette : ou celle de l'évolution animale par le transformisme qui fait sortir l'homme de l'animal ; ou celle de la chute de l'homme arrivant sur la Terre en punition pour s'y réveiller petit à petit d'un sommeil léthargique imposé par la Justice divine.

Ces enseignements, qui font partie d'une haute Initiation bien connue des Anciens, nos pères, ne s'adressent qu'aux philadelphes, c'est-à-dire à ceux qui veulent s'élever vers la Perfection, comme faisaient autrefois les Pythagoriciens, les Esséniens et les Thérapeutes.

Tant que brûlent en nous les feux de la jeunesse, il est difficile, impossible même pour certains tempéraments où la matérialité domine en reine sur la spiritualité, de se soustraire à cette Loi des Sexes, qui, après tout, est une loi créée par la Sagesse divine et n'a rien de mal en elle-même. Mais, ce que nous demandent nos Initiateurs, c'est de tendre de tous nos efforts à nous arracher à cette loi, à la dominer ; à nous vaincre, pour arriver un jour à réaliser le but indiqué par eux.

Arrivé donc à un certain âge, les sens étant devenus moins dominateurs, il faut faire ce que faisaient ces Vénérables à une époque plus reculée, où l'on était plus véritablement religieux, et s'arracher courageusement, héroïquement, à la vie sensuelle. Et c'est ainsi que l'on pourra préparer son passage à une vie supérieure. Ainsi l'on acquerra, en s'annihilant pour ne plus penser qu'aux autres, le droit d'aller habiter une Planète supérieure. Parmi celles-ci, il y en a où l'esprit règne en maître et sait complètement dominer les forces inférieures de la Nature.

Il y a un système scientifique, enseigné dans nos grandes écoles, qui a été une des causes les plus importantes de l'affreux matérialisme qui nous dévore ; c'est le système cosmogonique de Laplace. D'après lui, les Planètes sont sorties — mais n'ont point été créées — du Soleil, et, d'incandescentes qu'elles étaient à l'origine, elles deviennent petit à petit glaciales et meurent de froid avec toutes les créatures humaines qu'elles portent. Est-ce assez triste ? Est-ce assez désespérant ? Heureusement que ce n'est qu'une simple hypothèse de savant !

Ainsi, dans ce système, tout est inintelligence et souffrance et mort dans l'Univers ! Pas de Dieu ! Rien que de la sotte matière, œuvrant aveuglément et bêtement !

Heureusement que nous avons d'autres instructeurs que nos savants : les Esprits glorieux qui habitent les immensités des Cieux. Les Esprits étant très intelligents et très savants, les hommes étant très inintelligents et très ignorants, il est bien évident qu'il vaut mieux avoir affaire aux premiers qu'aux seconds.

Or les Esprits nous disent qu'il y a unité de Loi partout dans l'Univers. De même qu'un petit poulet, ou même un homme, naît d'un œuf qui se transforme en se perfectionnant toujours, de même une Planète naît, elle aussi, d'un œuf. Cet œuf est une comète sortant d'un Soleil à l'état de germe vivant. Cette comète se promène dans tout son système solaire, en formant son corps astral et son atmosphère en passant près de tous les autres astres pour

leur enlever leurs mauvais fluides et les purifier. Puis elle devient Planète, puis elle devient Soleil. Elle se transforme en passant de l'enfance à la vie parfaite ; en un mot : *elle vit*.

Ainsi, dans le système des hommes, tout est intelligence et *Mort* ; dans celui des Esprits, tout est intelligence et *Vie*. Lequel choisirons-nous ? Celui des Esprits évidemment.

La cosmogonie des Esprits sera donc celle des spiritualistes. D'après elle, notre Terre, actuellement si mauvaise et si malheureuse, a devant elle les destinées les plus merveilleuses : elle montera toute la splendide hiérarchie des Etoiles, elle et toute l'Humanité qu'elle porte. Telle est la loi du Progrès indéfini instituée par Dieu.

De là la nécessité et le devoir pour l'homme de faire tous ses efforts pour se perfectionner, pour se spiritualiser, car celui qui reste en arrière est rejeté sur une Planète inférieure pour y recommencer ses dures épreuves. Et c'est ce qui donne sa raison de paraître à ces Enseignements que nous avons intitulés *Régénération de l'Homme par la Doctrine Esotérique*. A chacun d'en prendre ce que bon lui semblera.

RENÉ CAILLIÉ.

FIN

Alliance Universelle ¹

Nous avons eu la haute joie de recevoir d'Amo, le miséricordieux et clairvoyant apôtre de la fraternité, rédacteur de la *Paix Universelle*, une lettre dont voici quelques passages :

« CHER MONSIEUR,

« J'approuve de toutes mes forces vos idées sur l'*Alliance universelle*. En attendant que les hommes reconnaissent que partout où il y a bonté et sainteté, le divin et par suite le salut sont présents, nous pouvons tenter les alliances préparatoires de l'Union finale. »

« Voici ce que je rêve : Un Congrès des spiritualistes,

1. *E. ratum*. Dans l'article du n° d'Août sur l'*Alliance universelle*, lire (page 550, ligne 37) *Affirmer* et *maintenir*, au lieu de *Exprimer* et *maintenir*.

religieux et humanitaires de tous ordres, des chercheurs ayant à cœur le perfectionnement de l'Humanité se réunirait d'ici 1900 ou en 1900, sur la base même qui a assuré le succès du beau Congrès des Religions de Chicago. »

« Chaque école, chaque individu y exposerait ses idées, ses croyances, ses espérances, *sans discussion contradictoire.* »

« Les bénédictions divines ne sauraient manquer de descendre sur ce sublime essai des hommes de bonne volonté de toute la terre : Chrétiens, Mahométans, Juifs, Bouddhistes, etc. Occultistes, Kabbalistes, Théosophes, Spiritistes, indépendants, altruistes, socialistes et scientifiques, etc., y seraient conviés. »

« *Cette idée est pratique, réalisable.* Le Congrès de Chicago l'a prouvé. Notre généreux pays de France peut mener à bien une des plus belles œuvres des siècles. »

« Pour la bonne préparation de ce Congrès, il faut que dès ce jour nous nous affranchissions de l'esprit de critique et que nous le remplacions par celui de tolérance et de sympathie pour tous ceux qui, ne pensant pas comme nous, poursuivent sincèrement le même but. »

« Un rapport fraternel entre les diverses Revues spiritualistes, ésotéristes et occultistes amènerait une première détente nécessaire. »

« Que les hommes verraient de belles choses, avec un peu de charité vraie, de cette charité expansive et bienveillante qui ne juge jamais et ne pense qu'à soigner, consoler, donner le baiser de paix. »

« Aimer son prochain et Dieu par-dessus tout Dieu qui est esprit et vérité), c'est toute la révélation; et la Magie de la *Bonté* est toute la Magie. »

« C'est simple; mais les hommes ne l'entendent pas. Ils écoutent cela d'un air distrait et perdent leur temps à des œuvres vaines. »

« Tout en vous répétant que j'approuve complètement votre article sur l'Alliance Universelle, je vous signale donc comme œuvre utile et pratique parallèle le Congrès de 1900 (ou avant) destiné à réunir dans une touchante familiarité (sans discussion) les hommes de toute la terre qui adhéreront au principe de l'Alliance Universelle. »

« Depuis quelques jours, j'avais écrit à tous mes amis sur ce sujet. Quand j'ai reçu l'*Etoile* ce matin j'y ai trouvé un surcroît d'espérance, de courage. »

« Recevez, etc... »

« AMO. »

J'ai aussitôt répondu à cette lettre pleine de charité et de généreuse espérance, que j'approuvais à mon tour complètement le projet de Congrès Universaliste.

Ce projet est une très noble idée, digne de l'auteur des articles pacifiants et lumineux que l'on est heureux de lire dans la *Paix Universelle*.

Comme nous l'avons répondu à notre frère Amo, il importe, pour assurer le succès, que le Congrès ne soit pas seulement un Congrès d'ésotéristes, mais que, selon les termes mêmes de la lettre d'Amo, « Chrétiens, Mahométans, Juifs, Bouddhistes, Occultistes, Kabbalistes, Théosophes, Spirites, Indépendants, Altruistes, Socialistes et Scientifiques » en un mot des représentants de toutes les doctrines, de toutes les croyances et de toutes les opinions concourent à la préparation du Congrès et prennent part au Congrès lui-même.

Dans ces conditions, étant de plus entendu, comme le précise Amo, et comme ce fut la règle du Congrès Américain, que les idées, les croyances, les espérances se déploieront dans cette grande Assemblée sans discussion contradictoire, et ne mêleront pas d'attaques contre les autres doctrines à l'exposé libre et sérieux de leurs affirmations, le Concours de l'Etoile est assuré d'avance à une telle œuvre.

Je souhaite donc pleine réussite aux efforts de notre frère Amo, pour le succès du Congrès Universaliste, et l'Etoile les secondera de ses propres efforts et de ses constants appels.

*
* *

La préparation du *Congrès Universaliste* et la propagation de l'*Alliance Universelle*, étant deux œuvres parallèles et sympathiques, peuvent se poursuivre parallèlement.

Le premier acte d'*Alliance Universelle* consiste, comme je l'avais exposé dans mon article d'août : 1° à maintenir la manière dont chacun de nous conçoit et exprime le sentiment de Charité et de Fraternité humaine ; 2° à reconnaître, dans les conceptions et les formules de Charité *analogues* sinon *pareilles* aux nôtres que proclament les écoles et les tendances différentes de notre école ou de notre tendance personnelle, le même sentiment.

Notre Frère Amo nous a donc fait connaître sa formule de Charité dans une nouvelle lettre dont voici les passages essentiels :

« Je n'ai, dit-il, qu'une formule de Charité : Union. »

« Mais, quand je prononce ce mot, je le prononce avec mon cœur et ma pensée confondus et j'y ressens des choses inexprimables. »

« C'est l'Union avec tout ce qui vit. »

« Puis dans le dernier mot silencieux de l'Extase c'est l'union de tout avec Dieu, la seule réalité au-dessus du temps, de l'espace et de toute apparence.

« Je vous le répète donc, ma formule de Charité humaine et divine, *formule d'action sur terre et de prière au ciel*, c'est *Union* profonde, absolue. »

Notre Frère Amo, par son adhésion à l'*Alliance Universelle*, a reconnu, dans l'enseignement de Charité de l'*Etoile* l'esprit de l'Union qui lui est chère et il m'envoie sa formule pour que j'en proclame l'accord avec la mienne.

C'est ce que je fais joyeusement, car je reconnais dans l'*Union* de notre frère Amo telle qu'il la définit dans sa lettre le même esprit de fraternité que je me suis efforcé d'exprimer au commencement de l'Acte de foi paru dans l'*Etoile*¹ par ces mots : *Je crois que la Charité, l'universel dévouement, doivent être l'âme de la vie.*

Ainsi notre frère Amo et moi-même : 1° nous maintenons chacun notre formule indépendante. 2° nous reconnaissons mutuellement, l'un dans la formule de l'autre le même esprit de fraternité.

Voilà donc créé entre nous un élément d'harmonie, un principe d'unité, un même Esprit, et cependant nous gardons chacun notre système, notre personnalité, notre indépendance.

C'est peu de chose en apparence que cette reconnaissance mutuelle du même Esprit sous des formes diverses, que cette conciliation en un point aussi limité et dans un appareil aussi humble de l'unité et de la liberté.

Et pourtant ! si tous les hommes et toutes les écoles qui professent sous des noms différents le principe de fraternité suivaient l'exemple que leur donna Destrem et que vient de leur donner Amo... !

Il est devenu très difficile aujourd'hui et il n'est pas désirable (car ce serait borner la recherche originale et les découvertes futures) de réunir tous les hommes sous un seul système arrêté d'Alpha jusqu'à Oméga, promulgué comme un décret, et immobile dans tous ses détails.

Mais cette liberté de la recherche moderne, si précieuse pour la science et l'affranchissement des

1. En octobre, novembre, décembre 1890.

Ames, n'est-elle pas aussi la cause de la désunion, de l'émiettement des forces morales contemporaines?

Nous ne pouvons, nous ne voulons, nous ne devons plus supporter l'unité artificielle.

Mais devons-nous et pourrons-nous longtemps vivre dans la dispersion, dans la décomposition?

Je ne le crois pas.

Si nous attendons pour reconquérir l'unité d'être d'accord sur toutes choses et de nous être tous ralliés à un seul système, nous attendrons longtemps.

Mais ne pourrions-nous reconnaître ensemble les principes sur lesquels nous sommes d'accord et ne pas abandonner pour cela les convictions qui nous distinguent?

Ne pourrions-nous entre la décomposition et l'unité artificielle découvrir dans le sentiment de fraternité l'unité libre, l'unité mouvante, impersonnelle, née de tous, ouverte à tous, et salut de tous?

Et pour pousser jusqu'à l'extrême le respect des indépendances mutuelles, ne pourrions nous, maintenir chacun notre formule de fraternité et reconnaître dans toutes ces formules, le même esprit, en évitant de la sorte la compétition des mots qui a le danger de réveiller et de froisser les susceptibilités personnelles et les prétentions de systèmes?

Et qui sait, l'habitude prise, si nous ne découvririons pas, par le même procédé, sympathique et indépendant, d'autres principes d'accord, plus nombreux avec les uns, moins nombreux avec les autres, suffisants déjà pour arrêter la décomposition morale et philosophique du monde?

Et, d'ailleurs, quand même nous n'irions pas au delà du principe de charité, n'est-il pas déjà une puissance d'union aussi vaste qu'elle est simple — ne serait-ce pas déjà un même air spirituel respiré de toutes nos âmes?

Et si on craignait de rencontrer dans l'Alliance universelle une invention personnelle, qu'on se rassure. Je n'ai rien inventé. On n'a qu'à relire la parabole du Samaritain.

Et, si les *mots* que je propage, *Alliance universelle*, n'agrément point, qu'on leur donne des synonymes. S'ils ont le même Esprit, je les accepte d'avance.

Voilà donc un premier bienfait de l'Alliance universelle. Créer l'*Union* selon la belle formule d'Amo, entre les systèmes et les esprits modernes, malgré

la passion d'indépendance et les scrupules de sincérité qui les divisent légitimement.

Et voici un second bienfait :

En présence des puissances mauvaises visibles et invisibles, matérialistes ou sataniques, révoltées ou rétrogrades qui menacent l'avenir prochain du monde, beaucoup de tentatives se sont levées, animées de dévouement et de spiritualisme.

Le socialisme généreux comme celui de Malon, le *Devoir* de Guise, les fédérations de coopérateurs, le Tolstoïsme, le spiritisme et les rénovateurs de l'occulte et de l'Esotérisme ont tâché de rendre un idéal au monde et de paralyser le collectif Antéchrist, formé des haines et des perversions.

Mais la force de chacune de ces tentatives ne suffira pas pour empêcher le mal de vaincre.

Il n'aura servi de rien à beaucoup d'entre nous d'avoir eu la charité et la fraternité au premier rang de notre système, parce que cette charité étant demeurée solitaire et systématique et ne s'étant pas alliée à toute charité possible dans le monde, n'aura eu qu'un rayon court et sans infinitude tombé sur la terre en naissant.

Je crois qu'il en serait peut-être autrement s'il était créé, par la libre sympathie d'un grand nombre d'écoles un principe spirituel, respectant toutes les indépendances et qui ne serait pour ainsi dire que des indépendances en faisceau.

Voilà pourquoi j'ai proposé la reconnaissance du même principe malgré des formules différentes.

Je me résume :

L'*Alliance universelle* apporterait deux bienfaits :

1° *L'union des modernes, malgré la liberté et par la liberté.*

2° *La puissance aux tentatives généreuses par la solidarité de leurs efforts indépendants.*

La partie suprême du monde est peut-être à la veille de se jouer entre le *Mal Cosmopolite* et le *Bien Universel*.

Le Mal cosmopolite trouvera, tôt ou tard, ses mages noirs et ses génies, si nous laissons le courant astral se prolonger sans contre-effluve.

Le Mal saura trouver la synthèse de la destruction et l'*Alliance universelle* du néant.

Sachons le prévenir. Sachons créer une tendance où s'incarne l'esprit du Bien universel.

Esotéristes, notre responsabilité est plus grande parce que nos études nous font voir plus loin.

J'ai tenu devant Dieu à dégager la mienne : Que le règne de Dieu arrive par le triomphe de l'universel, que l'amour divin descende dans notre effort d'amour universel.

Qu'on ne nous entende plus dire : Venez à nous, sans nous avoir entendu dire d'abord : Venons à Tous.

A. JHONEY.

Je viens de recevoir, avec la *Religion Universelle*, l'adhésion de notre frère *Verdad* à l'*Alliance*. Je lui en exprime mes cordiaux remerciements de frère et d'ami. Mais je suis obligé de remettre au prochain numéro une réponse à l'objection qu'il soulève concernant les altruistes. Le temps me manque.

A. J.

Bibliographie

Socialisme pratique par le retour à la Terre

Par P. VERDAD (Lessard)

Voici un livre clair et bienfaisant, un livre de passion et de bonne foi, de progrès conciliateur et de socialisme raisonnable et religieux et dont il importe de hautement recommander la lecture.

La thèse maîtresse de l'auteur, c'est le *retour à la terre*, c'est-à-dire la distribution faite par l'Etat aux ouvriers sans travail de terres à cultiver qui seraient données à ces ouvriers en propriété personnelle, mais sous condition expresse de les cultiver eux-mêmes.

Les terres à distribuer seraient prises : 1° dans les landes et communs qui, en France, n'ont pas encore de propriétaires privés ; 2° dans le domaine colonial ; 3° dans des terres acquises par l'Etat avec l'argent que procurerait un droit beaucoup plus fort que les droits actuels à prélever sur les successions en ligne collatérale.

Mais on aurait une idée inexacte de l'œuvre si on la jugeait d'après ce bref résumé, si l'on n'y cherchait qu'une thèse sèchement déduite :

La thèse, colonne vertébrale du livre, soutient un organisme très riche et très vivant : c'est tout un ensemble de réflexions sociales se rattachant au retour à la Terre : la dépopulation de la France, la mission de l'aristocratie, le problème de l'Egalité, la famille moderne, l'examen critique sans aigreur des systèmes socialistes, notamment du collectivisme, justement réfuté, le droit d'héritage, le prolétariat dans les petites et grandes villes, le droit à la vie par le droit au capital et le devoir du travail, tel est l'ensemble de questions que notre frère Verdad étudie avec une raison ardente mais lucide et qui cherche la vérité dans la conciliation et l'équilibre et non dans l'excès déclamatoire si facile, si funeste et si stérile.

Très aisé à comprendre, ce livre est accessible à tous les ouvriers quelque peu instruits.

Il est écrit avec une sorte d'entraînement et sur un rythme de marche qui le dégage de toute pesanteur didactique.

Quant à la thèse dominante du retour à la terre, je l'approuve pleinement, mais je crois qu'il ne faut pas recourir à cet unique moyen : Mutualité, coopération, participation aux bénéfices, banques populaires, et même fédération de travailleurs libres, se refusant à entrer dans les syndicats ou les coopératives, telle qu'on vient de la tenter en Angleterre, en un mot tous les moyens possibles de résoudre la question sociale dans l'expérience et la paix me semblent devoir être employés de concert en même temps que le retour à terre.

Mais cela ne diminue pas la valeur du procédé spécialement étudié par notre frère Verdad ni le mérite de son œuvre.

Puisse-t-elle rencontrer un accueil intelligent parmi les gouvernants et parmi les socialistes !

Puisse la bonne semence lever en moissons de solidarité dans les champs populaires et grandir en futaies protectrices et en ombrages pitoyables au repos des souffrants dans les parcs aristocratiques.

A. JHONEY.

L'Éternelle Poupée

Par Jules Bois ; Ollendorf, éditeur.

« — J'attends, leur dit le mage, l'amante qui m'est destinée, et par qui je serai enfin moi ! »

« Les deux visiteurs s'inclinèrent devant la révélation de l'Adepté. Marcel vit l'erreur de sa hâte, le péril de son choix, dans Reine, libertine distraction, et non l'amie éternelle ; mais Circée, la froide marraine qui avait tant influencé son enfance, lui mentit en lui commandant de n'aimer point ; il faut savoir aimer : l'Amour est l'art suprême. »

Ces quelques lignes de citation font voir exactement ce qu'est ce beau roman de Jules Bois, *l'Éternelle Poupée*, qui vient de paraître. Ce roman philosophique, et très religieux par le dégoût qu'il inspire de l'amour sexuel, nous montre toutes les hideurs, toute la sottise avilissante et la vanité des entraînements de jeunesse. Écrit avec cette noble plume de poète, que connaissent bien tous les lecteurs de *l'Étoile*, il nous empoigne autant au cerveau qu'au cœur. On est écoeuré de la faiblesse et de la sottise humaines ; on est exalté par le courage et la foi, les cultes et les déceptions de ce Marcel au noble cœur, à qui la vie se présente si marâtre et si dure. On doit croire que l'auteur, en certaines pages, a voulu peindre les propres douleurs de sa vie de poète. Il doit bien y avoir un peu de lui dans ce Marcel : « Hommes et femmes, écoutez, s'écrie la froide Circée en tenant dans ses bras le héros qui vient de mourir, au milieu de vous une sensibilité, une délicatesse ne peut surgir sans qu'elle soit terrassée. Vous êtes indignes qu'une fleur d'affection naisse en vos décombres pourris. »

Ce très beau roman est la lamentable odyssée d'un pauvre cœur humain qui veut aimer et être aimé, et qui, partout, est blessé, trompé, meurtri par *l'éternelle poupée* : la maîtresse, qui n'a que des sens et n'a pas de cœur. Et finalement Marcel, le doux rêveur, le poète à l'âme noblement vibrante, meurt pendant que la froide marraine crie par les lèvres du mort, « plus sonores que les trompettes du Jugement Suprême » : *Il ne faut pas aimer.*

Quand deux êtres, qui ne sont pas destinés l'un à l'autre, sont précipités l'un vers l'autre comme l'atome

d'oxygène est précipité vers celui d'hydrogène, est-ce leurs deux âmes qui s'aiment, se recherchent? Généralement non, c'est l'Amour qui les unit. C'est cet inévitable Amour qui vient de Dieu, et qui ne peut être assouvi que quand ce sont deux Ames-Sœurs qui se retrouvent. Alors c'est le Bonheur parfait, et c'est la Paix.

Ainsi, donc, il faut aimer, il faut avoir le courage d'aimer. Mais il y a amour et Amour. Celui des âmes est le seul qui soit vrai.

— « Vous avez raison, m'écrivit le poète, la femme doit être la rédemptrice future, mais elle a besoin d'être rénovée et comme la femme de maintenant est atteinte par la déplorable société où nous vivons! J'ai voulu dans l'« *Eternelle Poupée* » faire une œuvre de déblayage, en attendant le livre futur qui sera le commencement de la glorification de la vraie femme, de celle qui pose le pied sur la tête du dragon.

R. C.

*
* *

Dieu et les règnes déitaires

vol. in-8° de 650 pages, prix 6 francs

Ce volume est le couronnement de l'œuvre magistrale d'Arthur d'Anglemont. Après avoir étudié l'être dans *Le Fractionnement de l'infini*, la nature dans *les Harmonies Universelles*; après avoir scruté l'âme humaine et le corps humain dans deux volumes qui portent ces titres; après avoir vu enfin les sociétés et les astres qu'elles habitent, l'auteur devait naturellement s'élever vers la source suprême d'où tout émane, vers Dieu qu'on veut en vain nier ou voiler et qui brillera éternellement de tout l'éclat de ses soleils.

Mais comment arriver de l'homme à Dieu si l'on ne s'arrête à tous les règnes intermédiaires pour en admirer la substance de plus en plus subtile et l'esprit de plus en plus éminent? Les règnes déitaires, voisins de la divinité, participent en quelque sorte de son essence. C'est parmi eux qu'il faut aller retrouver les grandes âmes des Moïse et des Jésus.

Le lecteur sera émerveillé de s'élever ainsi de

splendeurs en splendeurs, jusqu'à l'Être éternellement suprême, qui embrasse l'étendue de tout ce qui existe, être infini comme la création l'est elle-même, mais cependant fini dans chacun de ses « omnivers ».

Cette ascension indiquera mieux à l'homme sa place sur l'échelle des êtres et son rôle dans la création. Il sera rempli de joie à la pensée qu'il peut, lui aussi, après d'immenses perfectionnements, atteindre aux hauteurs sublimes qu'Arthur d'Anglemont lui fait entrevoir.

« Dieu et les règnes Déitaires » est le développement du petit volume : *Dieu évident pour tous*, qui vient de paraître à la Librairie psychologique et sociologique. Dans l'un comme dans l'autre, à l'appui de sa thèse, l'auteur emploie la méthode analogique et sériale qui donne tant de prix à ses ouvrages bien connus, où brillent la science, où se révèle l'élévation morale et où domine l'amour de l'humanité.

UN OMNITHÉISTE.

*
* *

Mystères des Sciences occultes

Presque au début du xx^e siècle, à une époque où tout le monde s'occupe des questions merveilleuses, révélées par les occultistes, un ouvrage général, à la portée de tous, s'imposait.

L'auteur des *Mystères des Sciences occultes*, qui, dans sa modestie d'adepte, a voulu cacher sous le voile de l'anonyme sa personnalité bien connue des initiés aux doctrines secrètes des collèges sacerdotaux de l'antique Egypte, a réuni dans ce livre plus de mille faits possédant l'attrait irrésistible des romans les plus poignants avec ce cachet d'intérêt qui n'est dû qu'à la vérité.

Le caractère constant de cette œuvre est de rester exclusivement scientifique et d'une honnêteté inattaquable quant aux faits ; l'auteur, en effet, a scrupuleusement évité de donner prise à certaines exagérations dont les sectaires ne savent pas toujours se garder et qui ridiculisent souvent les ouvrages ou les organes les plus estimables.

D'un style simple et léger, dans la forme d'une aimable causerie, il repasse sans parti pris toutes les hypothèses appuyées de faits *vrais* vérifiés et indéniables présentées par toutes les Ecoles, par les sectes les plus dissidentes. Il n'hésite pas à déceler la fraude partout où elle peut se trouver, et à mettre le lecteur en garde contre les charlatans et les imposteurs.

Ce livre, illustré de nombreuses gravures qui fixent l'esprit en le reposant, s'adresse à tous les lecteurs, mondains, savants et philosophes, qui veulent connaître les principaux phénomènes invoqués par les partisans actuels de ce gigantesque mouvement en avant créé par Papus et la pléiade d'esprits hardis qui défendent la même cause. Nous ne saurions trop conseiller la lecture des *Mystères des Sciences occultes*, qui, en deux heures, mettra chacun à même de causer brillamment de ces mystérieux faits de divination, de chiromancie.... dont tout le monde est avide et que si peu connaissent.

En vente chez tous les libraires de France et de l'Etranger et à la *Librairie Illustrée*, 8, rue Saint-Joseph, à Paris. Prix: 40 francs.

*
* *

La Revue Moderne

Le numéro de juillet de la *REVUE MODERNE* emprunte aux événements un saisissant caractère d'actualité avec les *Anarchistes en chambre*, de Léonard Rivière. A lire la *Politique*, de Louis Martin; de piquantes révélations sur Emile Zola, par Willy: *Souvent sur le métier*; un virulent article de critique morale: les *Mouches charbonneuses*, de F.-E. Noël; une belle vision poétique dans les *Vapeurs d'Ether*, de Léonard Rivière; un malicieux croquis; le *Carnet de Clémentine*, par Emile Stratus; la fin des *Notes d'Art* sur Léon Lebègue, avec de merveilleux dessins; la suite de la *Cosmographie de l'esprit*, de J. Manin; des poésies signées Ch. de Rouvre, Ernest Fleury, Ed. Michaud, Jacques Ballieu; la *Critique d'Art* de J.-Ch. Poirson, et un intéressant récit d'ascension de l'aéronaute Georges Bansa.

*
* *

Etudes scientifiques sur *La Terre*, évolution de la

Vie à sa surface ; son Passé, son Présent, son Avenir, par Emmanuel Vauchez.

Compte rendu par *Lucien Gueneau*. Prix : 1 franc. Reinwald et Cie, éditeurs.

..

Le Socialisme pratique et le programme de Godin du Familistère de Guise. Prix : 0,20 centimes. Librairie Sociologique, place du Caire, 2.

*

Le Magisme. Etude de vulgarisation par G. FABIUS DE CHAMPVILLE. Prix : 1 franc. Librairie Spiritualiste, rue Constance, 12.

Voici la Préface :

Cet opuscule est avant tout une introduction au travail que nous préparons avec M. Fabius de Champville sous le titre de : *Premiers Eléments de Spiritualisme appliqué*. Les lecteurs trouveront résumé le programme de l'œuvre considérable que nous entreprenons et pour laquelle nous sommes si sympathiquement encouragés par les abonnés et les amis de la *Revue scientifique des Idées spiritualistes*.

Georges DÉMAREST.

*
* *

La Revue Pacifique, bi-hebdomadaire. M. Edouard Grimbert, directeur à Ste-Colombe, par Pont-Royal (Côte-d'Or). Abonnement : 12 fr. par an.

« La fondation de cet organe s'imposait, dit *La Rédaction* dans son numéro 1. Nous avons voulu réunir dans la *Revue Pacifique* tout ce qui a rapport à la Paix et à l'Arbitrage ; tout ce qui se dit, tout ce qui se fait en faveur de cette cause sacrée. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de tous les efforts qui seront faits par tous les généreux apôtres de la Paix. « Ce que nous voulons, le voici : Suppression de la guerre infâme ; règlement pacifique des conflits internationaux. »

*
* *

Le Patriote Hebdomadaire, paraissant tous les dimanches. M. Edouard Grimbert, directeur à Ste-Colombe, par Pont-Royal (Côte-d'Or). Prix : 5 francs par an.

« Cette Revue, dit *La Rédaction*, est le complément nécessaire et indispensable de la *Revue Pacifique*.

Le but qu'elle se propose est la vulgarisation des idées d'Arbitrage entre nations et le désarmement européen. »

Paul Guigou conservateur du Musée de Longchamps.

Nous avons la vive joie d'annoncer à nos lecteurs que notre ami le poète, peintre et critique Paul Guigou, dont les songes délicats sont aussi recueillis et personnels que sa compréhension des idées et des formes est universellement ouverte, a été nommé conservateur du Musée de Longchamps à Marseille. Un rare ensemble de rares aptitudes le désignait aux pouvoirs publics.

Sa valeur pratique d'administrateur ne s'est pas trouvée moindre que sa compétence d'artiste et de critique : car le vol commis dernièrement au Musée de Longchamps n'a pu l'être que parce que l'autorité n'avait point tenu compte des réclamations de Paul Guigou, demandant qu'on établît des agents en surveillance à l'endroit même par où le vol s'est accompli.

Ce qui démontre que les meilleurs gardiens de la Beauté sont encore ses élus et que, pour bien défendre, il faut bien aimer.

A. JHOUNEY.

Bienfaisance et Charité¹.

Nous recommandons à nos lecteurs ce petit recueil vendu au profit des pauvres. Il est composé de maximes sur la Bienfaisance et la Charité prises dans les auteurs les plus différents de l'Évangile à Helvétius de saint Augustin à Renan, de Mgr d'Hulst à Benoît Malon, de Victor Hugo au Père Ventura, de Rabbi Eleazar à Proudhon. C'est de l'Alliance Universelle dans la Charité.

A. J.

1. Chez J. Grasset, quai de la Fontaine 13, à Nîmes.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}.